

agnatus, prognatus : naître, être mis au monde. Se dit des êtres vivants, des plantes et, par extension, des choses abstraites et inanimées. Nascencia (comme gignencia) désigne « ce qui naît du sol », les plantes. Attesté de tout temps. Panroman. M. L. 5832, nascere.

Formes nominales et dérivés : natus : né. Suivi d'un nom de nombre accompagnant un nom à l'accusatif annus, dies, hora, mensis, il signifie « âgé de », decem annos natus (cf. l'emploi de gr. γενεωδής). Suivi du datif ou de l'accusatif avec ad, il a le sens de « né pour, désigné naturellement pour ». Substantivés, natus, nata désignent le fils, la fille, nati « les enfants », par opposition à parentēs : caritas quae est inter natos est inter parentes, Cic., Lael. 8, 27, et prennent souvent une valeur affective, notamment au vocatif gnate mi « enfant né de moi » et, par conséquent, qui m'est particulièrement cher ; et avec une épithète qui souligne ce caractère : carus, dulcis. En outre, un diminutif natula (cf. puella) apparaît dans les inscriptions à basse époque. Natus, nata, fréquents dans Plaute et dans la poésie, sont bannis de la prose classique en raison de cette valeur affective. Filius, au contraire, est le terme général et neutre. Cf. Marouzeau, R. Phil. 47, 69 sqq. Conservé en roman avec des sens dérivés. M. L. 5851.

Composé primitif : innatus, traduisant chez les Pères de l'Église ἀγενής, ἀγέννητος ; cf. ingenitus.

Composé artificiel : (g)natīcidium = τεκνοκτολία (Gloss.).

natus, -us m. : naissance. Usité seulement à l'ablatif, dans le sens de « âge », homo maior, minor natū, etc. ; nātālis : de la naissance, natal (n. diēs). A l'époque impériale, nātāles, -ium : naissance, race, origine. Conservé dans les langues romanes avec le sens spécial de « jour de la naissance du Christ, Noël », M. L. 5845 ; cf. aussi nātālia, ibid. 5844. Dérivé : nātālicium, d'où nātālicium n. « présent pour l'anniversaire » ; nātālicia (cēna) f. Conservé en celtique : irl. nollaic, britt. naldolyg.

nātūus : 1° né, qui a eu une naissance, un commencement (cf. γεννητός) : Anaximandri opinio est natiuus est deos, Cic., N. D. 1, 10, 25 ; 2° inné, naturel, naïf (par opposition à « artificiel »), natif, M. L. 5849 ; nātūitās (latin impérial, Dig., latin ecclésiastique), M. L. 5848 b. Cf. abortiuus, gene-, insi-tiuus.

nātīō : sens premier « naissance » ; personnifiée et divinisée : Natio quoque putanda est quae, quia partus matronarum tueatur, a nascentibus Natio nominata est, Cic., N. D. 3, 18, 47. Dans la langue rustique, le mot a pris un sens concret et désigne la naissance des petits d'un animal, c'est-à-dire la « portée » ; cf. Varr., R. 2, 6, 4, et P. F. 165, 4, in pecoribus quoque bonus proventus feturae bona natio dicitur, et sans doute CIL I² 60 (Préneste), Orceuia Numeri nationu (= nationis) cratia Fortuna (datif)... donum dedi ; cf. aussi nātīō dentium (Gael. Aur.). Ce sens explique qu'il ait pu prendre celui d'ensemble d' « individus nés en même temps ou dans le même lieu, nation » : natio, genus hominum qui non aliunde uenerunt, sed ibi(dem) nati sunt, P. F. 165, 3. Nātīō est devenu ainsi proche de gens, auquel il est souvent joint ; cf. Cic., Font. 11, 25 ; N. D. 3, 39, 93 ; Imp. Pomp. 11, 31, etc. Nātīōnēs, dans la langue de l'Église, a servi, comme gentēs, à traduire

τὰ ἔθνη « les nations païennes », par opposition au peuple de Dieu. M. L. 5848 a. Dérivés : nātūnūcia (Not. Tiron.). nātīōnātus, -ūs (Inscr.).

nātūra : 1° action de faire naître, naissance, nātūra pater (sens rare et archaïque) ; 2° nature, caractères naturels (sens propre et figuré), par suite : ordre naturel des choses, nātūra rerum, traduisant φύσις ; 3° élément substance (terme philosophique correspondant aussi à φύσις) ; 4° organes de la génération (cf. nātūrāle, nātūrālia, -ium). Dérivé : nātūrālis (et nātūrābilis, nātūrāle) ; d'où, à basse époque, nātūrāliter, nātūrālitās, nātūrālitātis (Tert.), fait d'après φυσιοσκομία de Clément d'Alexandrie ; innātūrālis (cf. le grec τὰ ἐν ἑαυτῷ κός). — Le substantif nātūra a le même vocalisme que nātus ; cf. stātūra, stātus, en face de stātum, stātūria Irl. nādūir.

Du radical nasc- dérivent : nascencia f. (Vitr.) « naissance », qui en bas latin a pris le sens de « tumeur naissante, excroissance », cf. ἐκ-, πρός-φύσις, M. L. 5831. nascibilis (Tert.) et innascibilis (id.), calques de γεννητός et ἀγέννητος.

Composés : agnāscor (de adg-) : naître à côté ou après, agnātus, -a : agnat, parent du côté paternel ; et enfant posthume ; agnātīō, termes de la langue du droit.

cognātus = συγγενής « parent par le sang » (par opposition à affinis « parent par alliance »). Sur la différence entre agnātus et cognātus, cf. Paul., Dig. 38, 10, 10, 2, cognati sunt et quos agnatos Lex XII Tabularum appellat, sed hi sunt per patrem cognati ex eadem familia qui autem per feminas coniunguntur, cognati tantum nominantur, M. L. 2029 ; cognātīō. Sens tardif : « beau-frère ». Cf. Thes. s. u.

prōgnātus : né de, issu de, descendant de (archaïque et poétique, terme noble) ; prōgnātīō (tardif). Cf. prōcreō, renāscor (classique, usuel), d'où renāscibilitās (= ἀναγεννησις, latin ecclésiastique) ; regnātus.

dēnāscor (= dēperēō, dēcrēscō), rare (Varr., Cass. Hém.) ; ēnāscor (depuis Varr., rare), cf. exorior ; innāscor, surtout fréquent au participe innātus ; internāscor (rare, époque impériale) ; obnātus (d. λ., T.-L. 23, 19, 11) ; sub- (Ov.) ; supernātus (Cels., Plin.) ; antenātus (cf. M. L. 497), où peut-être les deux éléments sont seulement juxtaposés. Cf. aussi praegnās.

Un hybride *neonātus est supposé par certains mots romans appartenant à la langue des pêcheurs, où ils désignent le « frai » et le « fretin ». V. M. L. 5888.

Pour l'étymologie, v. gignō.

nassa, -ae (naza) f. : nasse ; est piscatorii uasi genus, quo cum intravit piscis, exire non potest, F. 168, 23. Ancien, technique. Panroman, sauf roumain. M. L. 5838.

On a pensé à un rapport avec le groupe de nectō, v., sous ce mot, des formes celtiques à radical nad-.

nassiterna, -ae f. : sorte d'arrosoir ; -a est genus uasi aquarii ansati et patentis, quale est quo equi perfundi solent, F. 168, 15. Mot archaïque (Plt., Cat.) ; les glosses ont aussi les graphies nasiterna, nasiturna.

Dérivé : nassiternātus.

Peut-être dérivé de nās(s)us ; cf. dans Juv. 5, 47, calix nasorum quattuor « un vase à quatre becs ». Toutefois, un rapport avec nassa peut être également supposé. En tout cas, terme suspect d'être emprunté. Pour

la finale (étrusque?), cf. cisterna, etc. ; Ernout, Philologica, I, p. 29 sqq.

nasturtium (-cium), -i n. : nasitort, cresson alénois ; nomen accepit a narium tormento, Plin. 19, 155, d'après Varr., Men. 384 ; cf. Moretum, v. 83 quoque trahunt nec uoluit nasturtia (var. -cia) morsu. Étymologie populaire ? Usuel en roman. M. L. 5841.

nāsus, -i (ancien nāsuss avec gémée expressive, cf. Plt., Mer. 310) m. et nāsūm n., cf. Non. 215, 2, nez ; 2° nez en tant qu'organe de l'odorat, flair (souvent dans un sens satirique) ; 3° bec (d'un vase, cf. Lucrèce). Ancien, usuel, panroman. M. L. 5842. Sur les noms des différentes parties du nez : columna, la « ligne » ; pinnulae, les « ailes », v. Isid. 15, 1, 48.

Dérivés et composés : nāsō, -ōnis : au long nez ; nāsica (et nāsica, cf. M. L. 5833, 5834) « aduncus nāsus, curuō nāsō », formations populaires, toutes deux usitées comme surnoms, comme Seneca (cf. Venedryes, MSL 22, 104) ; nāsūtus (familier) « au long nez » et « qui a du flair » (comme un thème en -ūtus) ; *nāsū- n'est attesté nulle part, -ūtus doit être analogique ; cf. cornūtus, etc.), M. L. 5843 ; nāsāle, ornamentum equorum, CGL Scal. V 605, 53 ; nāsātor : runcisātor (Gl.) ; dēnāsō, -ās (Plt.). Cf. encore Nāsidius, Nāsidiēnus (osq. Naseni « Nāsennii ») et nassiterna. Certaines formes romanes supposent *nāsicāre, *nāsītāre, *nāsīcula, *pūtīnāsīus ; cf. M. L. s. u. V. nārēs. Dérivation en -o/-e- d'un ancien nom radical.

*natinor, -āris (quantité de l'a inconnue ; l'i est sans doute long, comme dans festinō, bouīnor) : natinatio dicebatur negotiatio et natinatores ex eo seditiosa negotia gerentes. M. Cato (Inc. 31) « ... tumultu Macedoniae, Struriam, Samniūs, Lucanos inter se natinari quae faciones esse », F. 166, 2. Non attesté en dehors de ce passage. Les glosses ont aussi natina « discordia ».

nātīō : v. nāscor.

nātis, -is ; natēs, -ium (singulier rare, mais dans Hor. S. 1, 8, 46 ; cf. clūnēs) f. : fesse(s) ; croupion. Ancien (Plt., Enn.), populaire ou technique. Se dit de l'homme et des animaux. Un dérivé natica est dans les glosses, CGL II 425, 63 ; cf. aussi IV 260, 39, natis et hae nates, naticae latinum non est ; l'existence en est aussi attestée dans Ambroise et Soranus, cf. Svennung, Untersuch. z. Pallad., 273, et confirmée par les langues romanes, cf. M. L. 5848 (panroman, sauf roumain), mais éliminé par fesse en français ; v. B. W. s. u. Irl. nd. Composé tardif : internatium.

On rapproche gr. νῶτος, νῶρον « dos ». Il y aurait alternance vocale, du type de cōs : catus. H. Pettersson, IF 34, 225, rapproche, du reste, skr. nītabaḥ « fesses » ; mais la formation n'est pas claire et le fait que nītabaḥ signifie aussi « penchant d'une montagne » n'est pas en faveur du rapprochement (cf., toutefois, le double sens de « croupe » en français).

nātō : v. nō.

nātrix, -icis f. (m. dans Luc, 9, 270 ; pour la quantité, cf. l'hexamètre de Lucilius, Sat. II 21, cité par Non. 66, 27, si natrius nātricem (= pēnem? Cf. gr. ὄρεος dans ce sens) impressū crassam et capitatum ; Lucain

scande nātrix comme Lucrèce pātribus ; l'i rappelle celui de fornix, -icis) : 1° serpent [d'eau] ; peau d'anguille qui servait à fouetter les enfants ; 2° Coccoisgrue (Plin. 27, 107). Non roman.

Mot occidental. Cf. gall. neidr (de *natri) et irl. nathir (génitif nathrach ; féminin) « serpent » et v. isl. naðr « serpent » avec un féminin naðra ; got. nadre (génitif pluriel) « ἔχιδνα ». L'a de ces mots représente un ancien a alternant avec un ē ; cf. v. sax. nādra, v. h. a. nātara, nātra « serpent ». Ce vocalisme exclut un rapport original avec le groupe de nāre. Mais la spécialisation de sens que présente le latin peut provenir d'une association avec natāre par étymologie populaire. Cf. anguis et serpens pour le nom du « serpent ».

natta : v. matta et nacca.

nātūra : v. nāscor.

naucus ou naucum, -i (nominatif non attesté) : génitif et ablatif seuls employés dans les expressions de la langue familière nōn nauci (esse, habere, facere), qui équivaut à nihili, flocci et nauco dūcere (Naevius). Rare, non attesté après Cicéron. Non roman. Le sens précis du mot est inconnu ; v. André, Lex., s. u. On lit dans Festus, 166, 11, naucum aut Ateius Philologus poni pro nugis ; Cincius quod oleae nucisque intus sit ; Aelius Stilo omnium rerum putamen, Glossematorum autem scriptores fabae grani quod haeret in fabulo. Quidam ex Graeco, quod sit val xai oύχι, leuem hominem significari. Quidam nucis iugulandis (l. iuglandis), quam Verrius iugulandam uocat, medium uelut dissepimentum. Cf. Thes. Gloss. emend., s. u. Serait, comme hilum, un terme emprunté à la langue rustique.

Pas d'étymologie connue.

nāuis, -is f. (ac. nāuim et nāuem, abl. nāui et nāue ; sur l'existence d'une forme monosyllabique nāu(i)s dans Ennius et Plaute, v. Lindsay, Early Lat. Verse, p. 142) : navire, vaisseau. Terme générique. Ancien (Columna Rostr., Liv. Andr.), usuel. Le sens, tardif, de « nef » d'une église semble dû à l'influence de ναός « temple ». M. L. 5820 ; B. W. nef.

Dérivés et composés : nāuālis : naval ; d'où nāuāle, -is et nāuālia, -ium n. : arsenal, chantier maritime = τὰ νεώρια. Le fr. navire remonte à *nāuilium (d'après le type concilium?), v. B. W. s. u.

nāuia, -ae f. : doublet populaire de nāuis : 1° conservé avec le sens de « vaisseau » dans le nom du jeu aut caput (capita, caputa) aut nauium correspondant à notre « pile ou face » ; 2° panier de vendangeur en forme de vaisseau, cf. F. 168, 30, et P. F. 169, 9.

nāuicula (nauicula), nāuicella (nauicella) f. : barque ; nāu(i)culor, -āris (Mart.).

nāuiculārius (-ris) : concernant le commerce maritime ou l'armateur ; subst. nāu(i)culārius, nauclārius m. « armateur », nāuiculāria f. « métier d'armateur ». Nauclārius est sans doute une forme latinisée de ναύκληρος et munie du suffixe -ārius. Sans rapport avec nāuicula ; l'épenthèse de l'u est la même que dans Hercules.

nāuigō, -ās : naviguer (cf. rēmigō, litigō, etc.) et ses dérivés nāuigium, -giolum ; nāuigātor, -tiō, nāuigābilis et innāuigābilis, cf. πλευστικός et ἀπλευστος ;

nāuigiārius, CIL XIV 1444; ad-, ē-, in-, prae-, praeter-, re-, sub-, trans-nāuigō; pernāuigātus.

nāuiger, nāuiuor (poétique).
Nāuisalua (dea); naufragus et ses dérivés, naufragium, naufragare, etc., latinisé en nāuifragus (Vg., Ov.); calques du gr. ναυαρχός, -γάτος; naustibulum, -i n. : uocabant antiqui uas alueli simile uidelicet a nauis similitudine, F. 168, 27; cf. uestibulum.

Emprunts directs au grec : nauia, -ae m. : matelot, de ναύτης. Latinisé en nāuita sous l'influence de nāuis (cf. Plt., Men. 226 et Mi. 1430); nauticus; nautialis (Aus.); nautea, nauisia, -ae f. (= ναύτης, ναύτης) : mal de mer, vomissement.]

Dérivés : nauseō, -ās (= ναυσάω); nauseābilis, nauseātor, nauseābundus; nauseola, nauseōsus; nautiētās (Orib.). Cf. aussi nauarchus (nauchus, Gl.), nauclērus, naumachia, naupegus, naulum (= ναύλον), nauplus, nauticārius, nauutilus, etc. C'est aux Grecs que les Latins ont emprunté la plupart des termes de navigation, comme c'est d'eux (et sans doute des Étrusques) qu'ils ont appris la navigation elle-même.

Les langues romanes ont conservé nāuis, panroman, M. L. 5863, et les diminutifs nāuicula (nauca, nauicus), M. L. 5859; nauticella, 5860; nauicula, 5860 a; nauigāre, 5861; nauigium, 5862; naufragāre, 5854; nausea, 5857 (v. B. W. noise); nauclērus, 5852; naulum, 5855 (v. B. W. Inautonnier). Le germanique a : m. h. a. nāwe « Naue », de nāue(m).

Ancien thème radical comportant ā constamment (les formes à -au- résultent d'abrégements secondaires) : skr. nāuḥ (acc. nāuam), gr. ναῦς (gén. νεώς de νῆος, ancien *νῆος; acc. hom. νῆα). En latin, le mot est passé aux thèmes en -i- comme beaucoup d'autres thèmes consonantiques (cf. canis, iuuenis, et même bouis, Iouis à côté de bōs, Zeús, etc.). Il se retrouve aussi en celtique : irl. nau (gén. noe), en germanique : v. isl. nōr « bateau », nau-st « endroit où l'on met un bateau », en arménien : nau, gén. dat. loc. nawi, instr. nawaaw. L'accusatif lat. nāuem peut, du reste, reposer sur *nāwem (cf. canis, canem).

*naupreda (-pri-), -ae f. : lamproie (Polem. Silv., Anthim.).] Gaulois?

*nauscit : cum granum fabae se aperit nascendi gratia, quod sit non dissimile nauis formae, Fest. 170, 21. Sans autre exemple et inexpliqué. Ni le rapprochement avec nauicum, ni celui avec nāuis qu'indique Festus ne satisfait.

nauta : v. nāuis.

nāuus, -a, -um (ancien gnāuus) : industrieux, diligent, actif.

Dérivés et composés : nāuō, -ās : accomplir avec zèle; n. operam « donner tous ses soins à »; nāuē, forme ancienne remplacée par nāuiter, et nāuante (Cassiod.) : avec zèle, d'où « d'une manière accomplie »; nāuītās : zèle; nāuītēs (Gloss.); ignāuus : paresseux, lâche; ignāuia, que Commodien emploie avec le sens de « ignorance » d'après ignārus; ignāuō, -ās (Acc.); ignāuēsō (Tert.).

Formes anciennes (Enn., Plt.) et classiques, mais assez rares; peu employées à l'époque impériale et non représentées dans les langues romanes.

Doit représenter *gnōwos; cf. gall. go-gnaw « activité actif », et, avec vocalisme ē, v. h. a. ir-chnān « reconnaître » (all. mod. erkennen), v. isl. knā « qui s'entend à, brave ». Pour le sens, cf. irl. -gnū « j'agis », etc. La racine doit être celle de (g)nōscō, non celle de gignō, cf., pour le sens, le développement germanique de kunnan, de « comprendre » à « pouvoir », et, en particulier, v. isl. kæn « éprouvé », v. h. a. kuoni « brave », v. (g)nōscō et gnārus.

1^o nē : forme brève de la négation, qui n'existe pas isolément (v. ci-dessous sous nē) et qui a été renforcée de diverses manières pour acquérir une valeur plus expressive, cf. ne-c (diffèrent de neque, nec « et ne pas ») nei nī, ne-g, nōn, etc.; subsiste encore dans d'anciens juxtaposés dont les termes sont devenus inséparables : nēcissis, nēfās, nēfandus, nēfārius, nēfastus, nepus glosé non purus, nequeō (?), nōlō, nēuis, nēuāt (de *nēuolō > no(u)olō > nōlō), ne-uter, ne-utiquam, nimis de *ne-mis (?), nisi de *ne-sei avec assimilation de l'ē à l'i suivant; cf. semel et similis. Ne est également, quoique la quantité ne soit plus discernable, dans nesciō, dans nefrēns (v. nefrēndēs); dans les formes contractés nēmō de *ne hemō, nōn (cf. plus bas), nūllus, nunquam, nusquam, etc.; en fin de mot dans quin de *qui-ne, et sans doute dans sin.

La prose archaïque présente certains emplois de ne pour lesquels il est impossible de décider si l'on a affaire à nē ou à nē, par exemple dans le SC. Bac., dum ne minus senator[i]bus C adesent; ne minus trinum nouidinum; dans la Sent. Minuciorum, l. 31, dum ne alium intro mitat nisi; l. 41, dum ne amplioem | modum pratorum habeant. Toutefois, dans cette inscription, étant donné que nē est remplacé par nei, nī (par exemple, l. 6, is ager uectigal nei siet; l. 30, nī quis possidet; l. 32, is eum agrum nei habeto niue fruimino; l. 34, nī quis prohibeto, niue qui uim facito, niue prohibeto quominus; l. 36, uectigal inuitei dare nei debeto; l. 40, nīquis siet niue pascat niue fruatir), il est probable que ne est bref. Il le serait donc encore dans Varr., R. R. 2, 4, 21, castrantur uerres commodissime anniculi, utique ne minores quam semestres.

Nē subsiste aussi dans la forme composée nēque « et ne... pas », formée de ne + que, qui alterne avec nec dans les mêmes conditions que atque avec ac. Neque, nec est panroman, M. L. 5868; B. W. ni. Ne est demeuré encore dans les groupes ne inde (?), cf. M. L. 5882 (étymologie douteuse, cf. B. W. sous neant, expliqué par *nec entem), et ne ips' ūnus, 5883, à côté de neque ūnus, 5896. Il n'y a pas de groupe *nēue « ou ne pas », en regard de neque « et ne pas »; il n'y a que nēue (neu). — Forme réduite in-. V. ce mot.

2^o nō : forme de la négation à voyelle longue, correspondant à osq. ni (avec i issu de ē fermé). N'avait pas de valeur subordonnante à l'origine, comme le prouve encore nē... quidem « non pas... même », nēquam, nēquāquam « d'aucune manière », nēquāquam « sans nul résultat, en vain » et aussi « sans raison » et la forme *nēmica que supposent certains dérivés romans, M. L. 5885; nēue, qui anciennement pouvait s'employer là où la prose classique aurait employé neque (cf., inversement, l'emploi de neque pour nēue dans Cic., Att. 12, 22, 3, habe tuum negotium nec... existima), ut nē (cf. gr. ὅς

Ennius ap. Cic., de Or. 1, 45, 199, quos ego ope pro incertis certos... | dimiſto, ut ne res temere tractent turbidas, dont les deux termes peuvent être séparés. Cic., Verr. 2, 4, 63, § 140, ut causae communi saluſque ne deessent; qui nē, quomodo nē, utinam nē, modo nē, dum, dummodo nē.

Dans la répartition que la langue a faite de nē, nī, nōn, l'usage s'est établi de réserver nē pour l'expression d'une défense, d'un souhait, d'une éventualité, d'une concession, d'une restriction, etc., et nē est devenu la négation accompagnant l'impératif et le subjonctif, comparable pour le sens au gr. μή (qui n'a pas de correspondant en latin non plus que dans les autres langues indo-européennes qui vont du slave à l'italo-celtique); cf. μή πῶρτε et nē faciās, nē fēcēris. La locution ut nē s'est réduite à nē, qui est devenu ainsi une véritable conjonction de subordination, opposée à ut et employée dans le sens de « pour que... ne... pas, de peur que... ne ». De là l'usage de nē après les verbes marquant la crainte ou une interdiction, un empêchement, timēō, interdico, impediō, cauēō, etc.

3^o nec : négation, qu'il ne faut pas confondre avec la forme réduite de neque. Surtout employée à l'époque archaïque; cf. Lex XII Tab. 5, 4, si intestato moritur qui suus heres nec escit; 5, 5, si agnatus nec escit; et 5, 7, 8, 16; Caton, Agr. 141, 4, Mars pater si quid tibi... nec satisfactum est; se trouve encore dans Plaute, Naeuius (cf. Fest. 158, 27) et jusque dans Catulle, 64, 83, funera nec funera = gr. τάφοι ἔταφοι, et Virgile, quod nec uerlat bene, B. 9, 6, dans une formule traditionnelle de malédiction. A disparu, par suite, sans doute, de l'homonymie avec nec (doublet de neque), et ne s'est conservé que dans la formule juridique, rēs nec mancipi, et dans les anciens juxtaposés necopināns, necopinus, necūllus, Plt., Tri. 282, necumquem « ne umquam quemquam », P. F. 161, 1, et peut-être dans nequeō (v. queō). Les langues romanes ont aussi des représentants de nēc ūnus, neque ūnus « aucun ». M. L. 5875, 5896; B. W. sous personne.

En ombrien, c'est une forme de *nei élargie par -p = lat. -que qui équivaut à la fois à lat. nōn et à lat. nē : sue neip portust « si nec portārit », T. E. 7 b, 3.

4^o neg- : forme renforcée de ne, qu'on a dans negō, negōtium (v. ces mots). On pourrait penser à une particule -ge (cf. gr. γε); cf. le même procédé dans lit. negu « ne pas ». Mais pour neglēgō, étant donné le doublet neglēgō, on se demande si le g n'est pas dû à une sonorisation, nec et ne-g- représentant un ancien *ne-k (ne-g).

5^o nī, ancien nēi : négation formée de nē + i, même particule épideictique qu'on trouve dans le démonstratif, haec de *ha-i-ce, cf. οὗκ et οὐχί, osq. nei « nōn ». Le sens ancien est « ne... pas » sans valeur subordonnante, conservé encore dans nīmīrum, ancienne phrase nominale, « il n'est pas étonnant », demeurée comme adverbe, et quidnī « pourquoi non? »; ou avec valeur subordonnante, équivalant à nē, e. g. CIL I² 591, eis que curant... niue ustrinae... niue foci ustrinae causa ferent, niue steruus... fecisse coniecisseue uelit; SC. Bac. I² 581, nequis eorum Bacanal habuisse uelit, en face de sacerdos nequis uir eset (noter ici l'alternance de la forme renforcée nei en tête de la phrase et de la forme

réduite nē en position enclitique). Mais nī a de bonne heure été réservé aux phrases conditionnelles, ainsi Lex XII Tab. 1, 1, si in ius uocati, iio; ni ū, antestamino; 8, 2, si membrum rupsit, ni cum eo pacit, talio esto. On voit ainsi nī s'opposer à si, avec lequel il formait couple, et il est vraisemblable que si a joué un rôle dans l'évolution du sens de nei vers la valeur de « si... ne... pas ». Nī est ainsi devenu synonyme de nisi, avec lequel il alterne indifféremment dans l'ancienne langue, e. g. Plt., Cap. 805, mira edepol sunt, ni hic in uentrem psumsit confidentiam; et Poe. 839, omnia edepol mira sunt, nisi erus hunc heredem facit. Dans cet emploi, nī a été éliminé au profit de nisi, forme plus pleine et qui en hiatus ne prêtait pas à équivoque. César ignore nī; Cicéron l'emploie surtout dans des formules toutes faites ou dans les lettres familières : ni ita se res habet, haberet; quod ni ita sit, accideret, cf. Verr. II 4, 25, 55; et pro Caec. 23, 65, tum illud quod dicitur siue niue arrirent; Fam. 7, 13, 1, moriar ni puto. La conjonction a été reprise à l'époque impériale, par affectation d'archaïsme, surtout chez les poètes; mais la langue parlée l'ignorait et elle n'a pas passé dans les langues romanes.

En indo-européen, *ne était la négation de phrase, alternant avec la forme à vocalisme zéro *n- au premier terme de composés (v. lat. in-). Ce *ne est clairement demeuré dans skr. nā, v. sl. ne, lit. ne, got. nī, irl. nī. Les formes latines telles que ne-uter montrent qu'il avait subsisté en italique; l'osque a aussi ne pon « nisi cum ». Du reste, le latin l'a gardé dans ne-que = osq. ne-p, ne-p et got. ni-h. — L'i de lat. nisi résulte d'une altération phonétique.

À côté de *ne, il y avait une forme à ē : véd. nā, got. ne « nōn » et « ne pas ». En italique, où, comme dans toutes les langues occidentales, il n'y a pas trace de la négation prohibitive *mē (skr. mā, arm. mī, gr. μή), nē a exprimé la prohibition : lat. nē; l'osque a de même ni issu de *nē pour la prohibition, à côté de ne-ni dans ne p(h)im « ne quem », nep « neu ». En latin, l'allongement régulier de la voyelle des monosyllabes autonomes suffirait, du reste, à rendre compte de la longue de nē qui, à la différence de ne, ne se lie pas à un mot suivant.

Dans plusieurs langues, *ne a été, pour autant qu'il ne se liait pas à un mot suivant, élargi, parce que la forme était trop brève et pas assez expressive. On a ainsi véd. nēt, ned, gāth. nōit, naēdā (naecīs « personne »), v. perse nāiy, v. sl. nī (notamment dans ni-kūto « personne », ni-čī, ni-čito « rien »), lit. nēi « non plus, pas du tout » et « ni » (et nē-kas « personne »), v. isl. nī « nōn », v. h. a. nī « ne pas » (emphatique). L'italique a des formes correspondantes : lat. nī; osq. nei « nōn », ne « nē » et « nisi » et l'on a neip (dans des phrases conditionnelles), neip; ombr. neip, neip « nōn » et « nēue », « neque ». — En grec et en arménien, *ne a même été remplacé par d'autres mots (v. aussi lat. haud). Le latin a formé un groupe plus expressif encore que tous ceux-ci : *ne-oinom (v. nōn); pour le type, cf. gr. οὐδέν (gr. mod. δέν) et le plus ancien οὐδαμῶς, ainsi que v. h. a. nein, etc. — Le hittite a natta.

-ne : particule interrogative postposée au mot sur lequel porte l'interrogation et qui est le plus souvent

(mais non obligatoirement) en tête de la phrase. Peut être réduite à *-n*; *ain*, *audin*, *uidēn* (avec abrègement iambique). *Nē* est la particule la plus fréquente et suppose généralement une réponse affirmative. On explique parfois ce *-ne* comme étant la négation *ne* employée dans une construction inversée marquant l'interrogation, avec le même sens que le fr. *ne... pas* dans « *ne vois-tu pas?* ». Mais ni *num*, ni *an* n'appartiennent au groupe de la négation; il y a d'autres hypothèses possibles pour expliquer *-ne*. Il y a des particules à *n-* initial qui n'ont rien de commun avec la négation, ainsi skr. *nd* « comme », lit. *ne* « comme », v. sl. *ne-go* « que », etc., et russe *no*, v. sl. *nū* « mais », etc. Dans l'Avesta, il y a une particule enclitique *-na*. D'autre part, *-nē* s'emploie dans la langue familière avec valeur affirmative (cf. *nam*), par exemple Plt., Mi. 309, *hocine si miles sciat*; cf. Lindsay, *Synt. of Plaut.*, p. 401; J. B. Hofmann, *Lat. Umgangsspr.*, 49-50; v. aussi Stolz-Hofmann, *Lat. Gramm.*, p. 648. Cf., du reste, le *nē* affirmatif.

Ne s'ajoute à *nōn* pour former *nōnne* « n'est-il pas vrai que » (cf. gr. *ἀρά γε οὐ*), qui implique toujours une réponse positive; *neque*, usité dans le second membre d'une interrogation double, généralement dans une phrase de style indirect. *Nōnne* est déjà dans Plaute, cf. Lindsay, *Synt. of Plaut.*, p. 104 et 129, mais seulement devant voyelle; cf. Lodge, *Lex. Pl.*, 11, p. 131. La formation est la même que celle de *anne*. M. L. 5955.

C'est cette même particule qu'on a dans certains adverbes comme *pōne*, *superne*, *quandōne*, et sans doute dans *dēnique*, *dōnicum*.

nē: la particule affirmative (identique au gr. *νή*); la forme *nae*, refaite sans doute sur *val*, n'est pas correcte, cf. J. B. Hofmann, *Lat. Umgangsspr.*, p. 28-29). S'emploie le plus souvent dans la langue de la conversation devant un pronom personnel, *ne ego*, *nē tū*, *ne ille*, presque toujours en tête de la phrase ou après une interjection *edepol*, *medius fidius*, *hercle*. Toutefois, après une phrase interrogative du type *egone?*, Plaute emploie l'ordre *tūne*, en vue du jeu de mots, e. g. Capt. 857, *Egone?* — *Tūne*, repris Epi. 575, Mil. 439 (ex coniectura), Mo. 995 (?), Persa 220, Sti. 633, Tri. 634. La quantité de ce **ne* postposé ne se laisse ordinairement pas préciser; mais il est vraisemblable qu'il était long et se différenciait par là du *-ne* enclitique qu'on a dans la phrase du type *hocine si miles sciat*, Mi. 309, citée s. u. *nē*. Ne semble plus usité après Cicéron.

Comme beaucoup d'interjections, telles que *age*, *apage*, *hercle*, etc., pourrait être un emprunt de la langue familière au grec. Toutefois, on a vu ci-dessus l'enclitique *-ne*; et l'*ē* de ce *nē* comme du *nē* prohibitif peut résulter d'un allongement normal dans un monosyllabe autonome.

nebrundinēs : v. *nefrendēs*.

nebula, -ae f. : brouillard, nuée. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 5865. Désigne aussi une matière transparente : *nebula linea*, un « nuage de lin » (Publius Syrus, ap. Petr. 55), une plaque de métal très mince (Mart. 8, 33, 3); de là le sens de « oubliée » représenté dans certains dialectes romans. M. L. 5866; B. W. sous *nielle* II.

Dérivés : *nebulōsus*, M. L. 5867; *nebulōsiūs* (Arrianus), *nebulō*, -ās : obscurcir (tardif); *nebulō*, -ōnis m. : brouillard, n. *lucifugus*, Lucil. ap. Non. 49, 2, « esprit fumeux ou nuageux »; par suite « bon à rien », — *dictus est qui non pluris est quam nebulula aut qui non facile perspicit qualis sit, nequam nugator*, P. F. 163, 2. Mot familier comme beaucoup par étymologie populaire. Dérivé : *nebulor*, -āris *ἀρχηρωτός* (Gloss. Philox.).

Cf. gr. *νεφέλη* « nuée » et v. isl. *niól* « obscurité », et avec *-lo-*, v. h. a. *nebul* (masculin) « brouillard », i. n. *nehl* (masculin, de **nebhlo-*), gall. *niwl* (de **nebhlo-*); v. Pedersen, *V. G. d. k. Spr.*, I 117). — Autre forme dans skr. *nābhah* « nuage », gr. *νέφος* « nuage », v. sl. *nebo* (génitif *nebes*) « ciel ». Le hittite *alnebes-*, thème en *-es-* avec le sens de « ciel », comme le slave. Lat. *nimbula* doit se rattacher à ce groupe, mais la forme fait difficulté; y a-t-il eu déformation sous l'influence de *imber*? — Sur lat. *nūbes*, v. ce mot.

nec : v. *nē* 1, fin.

necerim : *nec eum*, F. 158, 1; P. F. 159, 4. V. s.

necesse, necessum, necessus : formes employées avec les verbes *sum*, *habeo*, pour former des locutions du type *necesse est, habeo* « il est (je tiens pour) nécessaire, inévitable, indispensable », qui marquent une nécessité à laquelle il est impossible de se soustraire (sur la différence avec *oportet*, v. ce mot), comme le gr. *ἀνάγκη* (toutefois, tandis que *ἀνάγκη* forme le plus souvent une phrase nominale, l'emploi de la copule est normal avec *necesse*; cf. IF 42, 76). La forme la plus usuelle, et la seule qui soit classique, est *necesse*; *necessum* est archaïque ou archaïsant; *necesus esse* (l. *necessus esse* est dans le SC. des Bacchantales; *necessus fuit* est la leçon du Bembinus dans Tér., Eun. 998, confirmée par Donat « *necessus nomen est* » (les calliopiens ont *necesse*), de même, dans Haut. 360, le Bembinus a *ut sit necesus*, les calliopiens *necesse*; dans les textes, la distinction entre *necessum est* et *necessus* (comme *opus est*) est le plus souvent impossible (e. g. Lucr. 2, 725; 4, 1006). — *Necesse, necessum* sont traités comme étant les neutres d'adjectifs **necessis*, **necessus*; *necessus esse* rappelle *opus esse*, sur lequel il a peut-être été créé par analogie, comme *necessum esse* rappelle *aequum esse*. Un substantif *necessis* a été rétabli conjecturalement par Lachmann dans Lucrèce 6, 815, où il lit *uis magna necessis* « la grande force de la nécessité » au lieu du *necesse* des manuscrits. Cette conjecture, si incertaine qu'elle soit, a servi de base à l'étymologie qui voit dans *necesse* un ancien juxtaposé *ne* + un substantif **cessus* (de *cēdō*, dont la parenté avec *necessis* apparaissait déjà aux anciens; cf., plus bas, le texte de Festus 158, 19 sqq.) dont le premier sens aurait été « il n'y a pas moyen de reculer »; cf. l'adverbe *recessim* « à reculons », de *recēdō*. Les groupes *necessis est, necessem esse* tendant à se réduire en *necesset, necess'esse*, la langue les aurait faussement analysés en un adjectif neutre *necesse + est*; de même, *necessus* représenterait *ne + cessus* (substantif verbal en *-tu-*, du même *cēdō*), sur lequel se serait construit le neutre *necessum* (adjectif

ou *necessus* (substantif); cf. *potest, sat est*. D'autres explications ont été proposées (cf., entre autres, Wachter, Kernagel, Vorles., I 251), qui ne sont pas plus probantes. Pour les Latins, *necesse* est un adjectif, comme le montre la dérivation de *necessitās, necessitūdō* (cf. *bonus, bonitās; fortis, fortitūdō*); mais, comme il était uniquement employé avec la valeur de neutre indéclinable, les autres emplois d'adjectif ont été réservés au dérivé :

necessarius : nécessaire, inévitable (par opposition à *voluntarius*); substantif *necessarius, necessaria* : proche (mais non du même sang; diffère de *cōsanguineus*, comme gr. *ἀναγκαῖος* de *συγγενής*), puis « ami, amie latine »; *necessaria, -ōrum* n. pl. « le nécessaire » (= τὰ ἀναγκαῖα) : *necessarium aut esse Opillus Aurelius in quo non sit cessandum; aut sine quo uiui non possit; aut sine quo non bene uiuatur; aut quod non possit prohiberi quin fiat.* — *Necessarii sunt, ut Gallus Aelius ait, qui aut cognati, aut adfines sunt, in quos necessaria officia conferuntur praeter ceteros*, F. 158, 19 sqq.

Comme on l'a vu plus haut, il existe de *necesse* deux substantifs dérivés : *necessitās* et *necessitūdō*, que la langue a différenciés, réservant plutôt le sens de « nécessité » à *necessitās* et celui de « relations d'amitié ou de parenté » à *necessitūdō*; on trouve même à l'époque impériale *necessitudinēs* avec le sens concret des « amis » (cf. le fr. « relations »); cf. Gell. 13, 3, 1, *plerique grammaticorum asseuerant necessitudinem et necessitatem mutare longe differreque, ideo quod necessitas sit uis quae premens et cogens; necessitudo autem dicatur ius quoddam et uinculum religiosae coniunctionis, idque unum solitarium significet*. Enfin, dans les Didasc. Apost. et chez Fortunat apparaît un verbe *necessō, -ās* : rendre nécessaire.

Quelques formes romanes, en partie de caractère savant, remontent à *nēcēsse, nēcēssitās, nēcēssāria*; cf. M. L. 5870-5872.

neglēgō (*neg-*) : v. *lēgō*.

neque : ou non; v. *ne*.

nequōn : particule composée de deux négations, employée d'abord pour donner plus de force à une affirmation. Les deux négations sont encore souvent séparées dans la langue de Cicéron; à l'époque impériale, elles tendent à se souder, et le sens du composé ainsi formé s'affaiblit au point qu'il devient synonyme de *quoque, etiam*, e. g. Col. 8, 15, 6, *gratissima est et esca panicum et milium, nec non hordeum*. Cf. gr. *οὐδὲ οὐ*.

nequō : v. *nez*.

nectō, -is, nexuī (quelquefois *nezī*, les deux formes sont rares), **nexum, nectere** : enlacer; d'où lier, attacher, nouer. Synonyme de *ligāre*, cf. F. 160, 14; *nectere, ligare*; P. F. 207, 21 : *obnectere, obligare*. Ancien, classique. S'emploie au sens propre comme au sens figuré. Mais le sens propre ne se trouve guère qu'en poésie. La prose connaît le mot surtout dans son sens figuré et juridique. Quelques rares traces de *neza* demeurent dans les langues romanes, cf. M. L. 5902; mais partout *nectere* a été supplanté par *ligāre, nodāre* et leurs dérivés. Les grammairiens attribuent aussi aux *antiqui* un doublet avec l'*s* du désidératif *nectō, -is*, ainsi Priscien, GLK II 469, 12, qui cite de Liv. Andr. (ap. W. Morel, Fragm., 22) *nezebant multa inter se flexu nodorum du-*

bio; cf. Acc., Trag. 130 R³, où *neximus* est attesté par le mètre. Mais la forme *nectō, -ās* (qui serait à *nectō* ce que *amplexor* est à *amplexor*) également citée par Priscien paraît reposer sur une fausse lecture du vers de Virgile, Ae. 5, 279, où la véritable leçon est *nizantem*.

De même, la forme de glossaire *noxae* : *colligatae* (cf. Lowe, Prodr. 371) doit être corrigée en *nexae*, comme *obnoxae* d'Accius, Trag. 257, en *obnexae*.

Dérivés et composés : *nexus, -ūs* m. : enlacement; lien, étroite; se dit spécialement en droit, à côté de *nexum* (Lex XII Tab. 6, 1), pour désigner l'obligation *per aes et libram*, acte solennel de prêt, comprenant l'usage de la balance (*libra*) et l'échange de paroles sacramentelles qui lient (*nectō*) le débiteur au créancier et qui sans doute se sont substituées à l'emploi d'un lien plus matériel; cf. *uinculum iuris, obligatiō-solutiō*. Celui qui était ainsi engagé s'appelait *nexus*, cf. Varr., L. L. 7, 105; *neziō* (tardif); *nezilis* (*-lītās*) et *nezālis*; *nezibilis*; *nezuōsus* (tardif); *nezābunde* (id.). *adnectō* (*an-*) : attacher à, M. L. 480; *annexus, -ūs* m. : annexion (Tac.); *annexiō* (bas latin) : liaison; dans la langue de la grammaire, traduit *σύνδεσμος* « mau-vaise coupe des mots »; *circumnectō*; *cōnectō* : attacher ensemble, *συνπλέω* (cō-d'après *cōniueō?*), d'où *cōnexus*, -ī et *cōnēziō* traduisant en logique *συνπλοκή* et *συνημιμένον ἄξιωμα*; *cōnezūsus* (Gram.); *in-, inter-, prō-, re-, sub-nectō*. Pour *obnoxius*, v. ce mot.

Pour la formation, cf. *plectō*, en face de gr. *πλέω*, et *flecto, pectō*. En considération du présent skr. *nāhyati* « il attache », on est tenté de partir d'une racine **negh-*. Mais, à part *nectō* et *nāhyati*, cette racine n'est appuyée par aucune forme. Or, en latin même, on a *nōdus* à côté de *nectō* et, en sanskrit, *nādadhāh* « attaché » à côté de *nāhyati*. Ceci conduit à poser une racine **neh-*; et, en effet, l'irlandais a *naidm* « lien », etc. Comme skr. *nāhyati* ne peut représenter phonétiquement un ancien **nāhyati*, ce présent ne saurait s'expliquer que comme dénominalif d'un substantif **nah-* issu de **nadh-*; or, la racine ne fournit guère que ce présent, ce qui indique une origine dénominalive. Il ne devait pas y avoir de présent ancien; car l'irlandais n'a qu'un présent dérivé *nascim* « je lie » (bret. *naska*), sur lequel a été fait un parfait *nenaisc*. Un substantif skr. **nah-* n'est pas attesté; mais on a *akṣā-nāh-, upā-nāh-* « sandale », *parī-nāh-* « ce qui enclôt » (pour lesquels les grammairiens enseignent les nominatifs *upānāt, parināt*). Le vocalisme *ō* de *nōdus* ne peut venir que d'un ancien thème radical athématique. Dès lors, un présent ancien n'ayant pas existé, *nectō* serait une forme nouvelle créée d'après *plectō* et sur laquelle aurait été fait le perfectum. On peut se représenter, par exemple, qu'un ancien **nessus* aurait été remplacé par *nexus* d'après *plexus* et que *nectō* aurait été fait sur *nexus*. Tout ceci est hypothétique. Les formes germaniques sont difficiles à interpréter; elles soupeseraient un élargissement *-t-* ou *-d-* précédé de sifflante, soit **ned-st* : v. isl. *nisti* « agrafe », *nista* « agrafe »; v. isl. *nesta* « fixer » et v. h. a. *nestilo* « lien »; v. h. a. *nusta* « liaison »; cette dernière forme a le même vocalisme que l'irl. *nascim*; cf. v. h. a. *nusca* « agrafe ». Cf. lat. *nassa*?

nēdum : négation renforcée, qui surenchérit généralement sur une négation précédemment exprimée « à

(surtout au pluriel : *magnanimos Remi nepotes*, Cat. 58, 5) ; en arboriculture, le « rejeton » (Col.). A aussi le sens péjoratif de « dissipateur d'héritage, prodigue, débauché » (cf. Cic., Cat. 2, 4, 7) ; d'où sont issus, à l'époque impériale, *nepōtor*, *-āris* « faire le prodigue » ; *nepōtālis*, *nepōtātus*, *-ūs*, *-tiō* ; *nepōtūnus* (?) ; M. Niedermann compare notre « fils à papa ». Toutefois, ce glissement de sens, admis par les anciens (P. F. 163, 6), repose peut-être sur une étymologie populaire. Peut-être y a-t-il eu deux mots différents à l'origine : le texte de Festus, malheureusement lacunaire, semble indiquer la provenance étrusque de *nepōs* « débauché » ; cf. F. 162, 18 sqq.

Diminutifs : *nepōtulus* (Plt.), *-a* ; *nepōtellus* ; *nepōtilla* ; *nepticula* ; *neptilla*. Conservé dans les langues romanes ; cf. M. L. 5890, *nepes* ; 5893 a, *neptis* (rare, remplacé comme *nurus*, *socrus* par des formations féminines en *-a* : *nepta*, *nepōta* ; *neptia* ; *nepōtia*, *neptōicia*, CIL V 4616, cf. M. L. 5891-5893). Composés : *abnepōs*, *abneptis* « arrière-petit-fils, petite-fille » ; *pronepōs* (d'après *proavos*, *petit*, *inversement*, *ab-avos* d'après *ab-ne-pes*?) ; *proneptis* ; *trinepōs* comme *tritausus*.

Terme indo-européen désignant la parenté indirecte : descendant autre que le fils, donc petit-fils ou neveu (ou même descendant d'une sœur) : skr. *nāpāt* (acc. *nā-pātām*), v. perse *napā*, av. *napā* (acc. *napātām*), gâth. *našū* (au locatif pluriel) avec un féminin skr. *naptih*, av. *napti-* ; v. lit. *nepūotis*, *nepotis*, avec un féminin *neptē*. — En germanique occidental, v. angl. *nefa* et v. h. a. *nevo* « neveu » et v. h. a. *nift*, *niftila* « nièce ». L'irlandais a *nia* (gén. *niath*) « fils de la sœur » et *necht* (cf. gall. *nith*) est glossé par lat. *neptis*. — Il y a un dérivé en **-iyo-* dans gr. ἀνεψιός « fils de la sœur » et v. sl. *netij* « neveu » (s. *netjāk* « fils de la sœur »), av. *naptya-* « descendant », *nava-naptya* « neuvième génération », alb. *mbesë* « nièce » (peut-être emprunté à un lat. **nepōtia*?). — Lat. *pronepōs* est à rapprocher de skr. *pranaptar-* « arrière-petit-fils ». Emprunts étrusques *nefts* « nepōs », *prumtis* « pronepōs ».

Neptūnus, -ī m. : Neptune ; dieu marin. Usité de tout temps ; conservé partiellement dans les langues romanes, avec un sens dérivé (fr. *lutin*) ; M. L. 5894. De là : *neptūnius*, *-a*, *-um* ; *neptūnia* f. : nom d'une plante « mentha puleium » (Ps.-Apol., Herb. 57) ; *Neptūnicola* (Sil.) ; *Neptūnālis*, *-lia*, *-icia*.

Le rapport avec av. *napta-* « humide » est vague. Bien que la dérivation de *Neptūnus* ne s'explique pas par là, on ne peut s'empêcher de penser à l'importante figure religieuse indo-iranienne de véd. *apām nāpāt*, av. *apām napā* « descendant des eaux » ; cf. *fortūna* à côté de *fortuitus*, en face de *fors* ; le mot relèverait du vocabulaire religieux commun à l'indo-iranien et à l'italo-celtique. D'autre part, *Neptūnus* serait formé comme *tribūnus* et *dominus* s'il avait existé un **neptu-* « substance humide ». Emprunt étrusque *Neftuns*? V. en dernier lieu Brandenstein, Frühgesch. u. Sprachwissens., 1948, p. 151.

nepus (ū?) : *non purus*, P. F. 163, 15. Si la glose est exacte, *nepus* pourrait être un ancien terme de rituel, issu de **ne* + *pūt-s*, cf. skr. *pūtaḥ*, d'une racine **pewo-*/pū-, qu'on a dans *pūrus*. Le second terme du composé n'aurait pas de voyelle thématique, ce qui

représente l'état ancien ; cf. *compos* en face de *potētia* V. ne.

***nequālia** (ē?) : *dēvīmenta*, F. 160, 2. Sans autre exemple. V. *nez*. Sans rapport avec *nequam*.

nēquam : mot invariable composé de la négation *ne-* et de la particule indéfinie *quam*, cf. *per-quam*, *quation*, cf. *neuter*, etc., *nēquāquam*, *nēquīquam*. S'est en male *esse*, avec le sens de *nihilū esse* « ne rien valoir » ; cf. Plt., A. 178, *quasi piscis itidem amator lenae*. *nēquam nisi recens*. Est devenu une épithète opposée à *frūgi bonae* : Plt., Ps. 468, *cupis me esse nequam* ; *tanter ero frugi bonae* ; mais l'emploi adverbial a subsisté chez Plaute dans des locutions comme *nēquam facere*, (Plt., Poë. 159, *nēquam habere*, Tru. 161, expressions dans lesquelles Cicéron substitue à *nēquam* son dérivé *nequiter*, cf. Tu. 3, 17, 36, *turpiter et nequiter facere*. Comme *frūgi*, *nēquam* a été muni d'un comparatif et d'un superlatif *nēquior*, *nēquissimus*. Il en a été dérivé un adverbe *nēquiter* et un substantif *nēquitia* (*-tiēs*).

Sur *nēquior*, *nēquissimus*, la langue populaire a rebâti un positif *nēquus* attesté dans les gloses (cf. aussi *nequo* : ἀπό μηδένος) que confirment les représentants romans du mot, M. L. 5895. Cf. encore *nēquula*, *dēnūtiuum est a nequam*, CGL V 524, 14 ; 573, 22, formation populaire en *-a*.

neque : v. *ne*.

nequeō : v. *queō*.

nēquāquam : d'aucune manière, nullement. Négation renforcée (cf. gr. οὐδένως), à valeur affective, assez rare, mais attestée à toutes les époques.

nēquīquam : adverbe avec le sens de *frustrā* « en vain », composé de *nē* et de l'ancien ablatif en *-i* du neutre de *quisquam*. N'a pas proprement de valeur négative ; mais un souvenir de son origine persiste dans le fait qu'il n'est jamais employé avec une négation. Rare dans la bonne prose (deux exemples de César, contre dix de *frustrā*), évité également par les juristes. Comme *nēquāquam*, a disparu assez tôt de la prose impériale et n'a pas subsisté dans les langues romanes.

Nerō, -ōnis m. ; **Neriō, -ēnis f.** : mots sabins, conservés à Rome en tant que noms propres, le premier comme cognomen dans la gens *Claudia*, le second comme nom d'une vieille divinité guerrière, qui était la femme de Mars ; cf. Plt., Tru. 515 ; Gall. 13, 23. *Nerō* est le synonyme de *fortis* (cf. Suët., Tib. 1, 2 et CGL II 133, 43, *Nero* : ἀνδρείος ; IV 124, 22 ; V 468, 2, *neriosus* : *resistens, fortis*) ; *neriō*, de *fortiūdō*. Lydus, Mens. 4, 42, cite, en outre, une forme *verbiō*, féminin d'un adjectif avec le sens de *ἀνδρῆς*. La flexion alternante *Neriō* - *ēnis* (cf. *Aniō*, *-ēnis*) a été altérée de diverses façons pour en faire disparaître le caractère anomal. *Nerō* est une formation en *-ō(n)* du type *capitō*, etc., indiquant la qualité portée à un haut degré.

Dérivés : *Nerōnius* (*-neus*), *-niānus*, *-nēnsis*.

L'indo-européen avait, pour désigner l'homme mâle, le guerrier, deux mots, l'un qui le désignait purement et simplement, **wērō-* (v. lat. *uir*), l'autre qui le dési-

nēspula : v. *mespilum*.

nēue, neu : négation composée « et ne pas ». Généralement employée après un *ut* ou un *nē* précédent, dans des propositions prohibitives au subjonctif ou à l'impératif. De *nē + ue* ; cf. *siue, seu*. On trouve aussi dans l'ancienne langue *nīue*, de même que l'osque et l'ombrien ont *nei-p* « nēue ».

neuter, -tra, -trum : aucun des deux, ni l'un ni l'autre ; οὐδέτερος. Dans la langue de la grammaire, « neutre », *neutra nōmina*, traduction du gr. οὐδέτερος ; de là, à l'époque impériale, *neutrālis, neutrāliter*, termes savants passés en celtique : irl. *neutur*, britt. *neodr*. Ancien, usuel ; mais manque dans les auteurs vulgaires de basse époque, qui lui substituent *nūllus*. Non roman. De *ne + uter* ; encore trisyllabique dans Plaute. Un doublet *neuter* est également attesté ; cf. *neque unus*, dans M. L. 5896.

Composé : *neutrubi* (rare) : ni dans un endroit, ni dans l'autre. Pour l'union de *ne* avec un indéfini, cf. *nequis, neutiquam*.

L'e subsiste dans *neuter, neutiquam*, à la différence de *nūllus*, etc., parce que, devant l'u de *uter, uti-*, il a dû persister pendant un temps une trace du *qu-* de *quis* etc. ; v. sous *uter, ut*, etc. L'h de *hemō* n'a pas eu la même action dans *nēmō*. L'indéfini peut s'employer avec négation, comme on a en slave *ni-kūto* « personne », *ni-čī* « rien », etc.

ne-utiquam : nullement (cf. *nēquāquam*). Surtout archaïque. N'est plus attesté après Tite-Live. — V. *neuter*.

nex, necis f. : mort (donnée, violente, cf. Cic., Mil. 4, 10), meurtre ; par opposition à *mors* ; le sens de « mort naturelle » n'apparaît qu'à l'époque impériale. Mot racine désignant une activité (par opposition à *mors*, qui désigne plutôt un état) ; de là le genre animé et féminin (comme *lux, praes*, etc.). D'après Festus, *nex* désignerait spécialement la mort donnée sans blessure (pour différencier le mot de *caedēs*) : *neci datus proprie dicitur qui sine vulnere interfectus est, ut ueneno aut fame*, F. 158, 17 ; *occisum a necato distingui quidam, quod alterum a caedendo aique ictu fieri dicunt, alterum sine ictu*, F. 190, 5. Cette restriction de sens n'apparaît pas dans les textes ; cf., par exemple, Enn. ap. Cic., de Or. 3, 58, 218, *mater terribilem minatur uitae cruciatum et necem*, etc. Mais on rapprochera le sens roman « noyer » de *necāre*. Ancien, classique, usuel. Conservé dans quelques dialectes italiens ; cf. M. L. 5901.

Dérivés et composés : *necō*, *-ās*, *necāū*, *necātum* (et *necū*, sans doute d'après *necus*, cf. *ēnecius*, formé directement sur la racine **nek-* ; *ēnecium*, Gloss.) : tuer, mettre à mort. Ancien, usuel. Panroman ; le verbe s'y est spécialisé dans le sens de « faire périr par l'eau, noyer », cf. M. L. 5869 ; B. W. s. u. ; sens vers lequel achèvement des emplois comme *ore necaturas accipiemus aquas*, Ov., Tr. I 2, 36 ; *salsi imbres necant frumenta*, Plin. 31, 52 ; *aquae flammās necant*, id. 31, 2. L'évolution est achevée dans Sulp. Sev., Hist. 1, *deducti ad torrentem necati sunt*. Cf. Bonnet, Le lat. de Grég. de Tours, p. 286. Tardifs : *necātor*,

qui en évoquant sa qualité, **ner-*. Le latin de Rome a gardé ce *uir*, d'où il a tiré *uirūtūs*, alors que le celtique a irl. *ner*, gall. *nerth* « force », suivant la valeur ancienne de **ner-*, cf. gr. ἦνωπῆν ; skr. *sūndrah* signifie « généreux » et *sūnṛtā* « générosité ». *Neriō* conserve le souvenir de cette valeur indo-européenne. Le mot **ner-* a survécu en osco-ombrien : osq. *niir* « *uir*, princeps » (avec génitif pluriel *nerum*), omb. *nerf* (accusatif pluriel) « principes, optimatēs », à côté de *uiro* « *uirōs* » ; la différence de sens entre omb. *nerf* « principes » et *uiro* « *uirōs* » illustre la valeur ancienne des deux mots ; le représentant de *ner-* a disparu en latin parce qu'il ne servait qu'à exprimer une qualité, ce que souligne l'emploi de la dérivation dans *Nerō* et *Neriō*. Le mot **ner-* est bien conservé dans véd. *nar-* (souvent appliqué aux dieux) : accusatif *nāram*, instrumental pluriel *nābhīh*, etc. ; av. *nar-* (souvent opposé à « femme ») ; et, avec hypothèse nouvellement développée, dans gr. ἀνῆρ, ἀνδρός et arm. *ayr, ain* (de **anre/ōs*).

L'osco-ombrien **nertrō-* « sinistère » est généralement rattaché au gr. *νῆτρος* « inférieur », mais peut s'expliquer, comme un euphémisme, par la racine **ner-* et désigner « la main forte » ; cf. ἀπὸντρος. f.

neruus, -ī m. : 1° tendon, ligament, nerf ; au pluriel *nerui* « muscles, nerfs » : *nerui quos τένοντας Graeci appellant*, Cels. 8, 1 ; et aussi « membrum uirile », d'où « force, virilité » ; 2° tout objet fait de tendons : corde d'arc, d'instrument de musique ; instrument de supplice servant à entraver les criminels (d'abord fait de cordes, puis de chaînes de fer) : *neruum appellamus etiam ferream uinculum quo pedes uel etiam ceruicis impediuntur*, P. F. 161, 12. Tous ces sens se retrouvent dans gr. *νεῦρον* et ont pu lui être empruntés, au moins partiellement. Ancien (Loi des XII Tab.), usuel. M. L. 5898.

Dérivés et composés : *neruia*, *-ōrum* n. (sur l'origine, v. Niedermann, N. Jahrb. f. kl. Alt. 29, 235) et *neruiae* f. : cordes d'un instrument de musique ; nerfs = gr. *νεῦρον* et *νεῦρα* (Sept.) ; cf. M. L. 5897, *neruuum*. Les formes romanes se partagent entre *neruus* et *neruius*, v. B. W. *nerf* ; *neruulus*, *-ī m.* ; *nerualis* (n. *herba*, Scrib. Larg., « plantain », cf. τὸ μόλινεῦρον, τὸ νευροειδές, Diosc. 4, 16) ; *neruicus* (Vitr.) ; *neruiceus* (Vulg.) ; *neruinus* (Vég.) ; *neruōsus* (seul classique et usité) : tendineux, plein de nerfs ; et vigoureux, musclé ; d'où *neruōsē* ; *neruōsītās* ; *neruōsūs* (Gloss.), contamination de *neruicus* et *neruōsus* ; *eneruus* (*-uus*) et *ēneruō*, *-ās* avec ses dérivés ; *inneruus* (= ἀνευρος) ; *subneruō* (tardif) : couper les jarrets, trad. de *νευροκοπεῖν*. Cf. aussi sans doute *Nerua*, prénom de type populaire (= gr. *νεῦρα*) ; *Nerualia* (fabula), titre d'une comédie perdue de Plaute.

Le sens et l'aspect général du mot indiquent un rapprochement avec gr. *νεῦρον*, *νεῦρα* et avec av. *sāwara* (v. sous *neō*) ; le sens explique que le genre « animé » ait été admis. La forme gr. *νεῦρο-* est ce que l'on attend ; mais, si un *w* conserve a été rétabli par quelque analogie, en partie parce que le radical est *snē-*, avec *ē*, il a pu y avoir un **snēwro-* qui, dans la langue populaire, aura été inversé en **nerwo-* ; cf. *aluus* en face de *αἰώλος*, *paruus* en face de *paucus* et celt. **arwo-* en face de lat. *laurus*. Ces inversions semblent être le fait du vocabulaire « populaire ».

renté à *nōmen* et doit être rattaché à *cognōscere*, représentant *co-gnōmen* « signe de reconnaissance », avec un *-gnōmen* équivalant à γνώμα. Mais, à l'époque historique, les Latins ne séparaient pas *nōscō* de *nōmen* (cf. P. F. 179, 13, *nomen dictum quasi nōimen, quod notitiam facit*), et Plaute emploie *ignōbilis* au sens de « homme sans nom » (et non « inconnu »), Amp. 440, *ubi ego Sosia nolim esse, tu esto sane Sosia; nunc, quando sum, uapulabis nisi hinc abis, ignobilis*. A basse époque, on trouve confondus *adnōmīdō* et *agnōmīdō* pour traduire ἐν- et πρὸς-ουομάζω. Il y a eu là une étymologie populaire tout naturelle.

Autres dérivés et composés : *nōminālis*; *nōminālia* n. pl. : « jour où l'enfant recevait son nom »; *nōmināliter*; *nōminōsus* = *glōriōsus* (Gl.); *nōminārīi* « qui savent lire les noms » (par opposition aux *syllabārīi*).

nōminōdō, -ās : nommer (δνομάζω, δνομάτω), Panroman, M. L. 5950, et ses dérivés *nōminātīm*, *nōminātiōdor*, -īdōrius, -tus, -ūs; *nōminātīuus* (terme de grammaire n. cāsus = ἡ δνομαστική πτώσις); *nōminūidō*, -ās (Lucr., pour éviter le crétèque formé par les formes de *nōmīdō*); *innōminābilis* (Apul., Tert.); *nōmināsus* « célèbre » (Tert.), d'après δνομαστός; *innōminātus* (Don.) = δνομαστός; *nōminōsus* : *fāmōsus* (Gl.); *innōminis* (Ps.-Ap.).

nōmenclātor : esclave chargé d'appeler les noms des clients; *nōmenclātiō*, -clātura. Cf. calāre; *adnōminātiō* : = παρονομασία; *agnōmentum* (Apul.) = agnōmen; *cognōmīdō*, ἔπονομάζω; *cognōmentum*, -mīnātiō, etc.; *cognōmīnis* : qui a le même nom (= ὁμόνομος), M. L. 2030 a.

dēnōmīdō (Rhet. Her.) : désigner par un nom, dénommer (= κατονομάζω); *dēnōmīnātiō* (= κατονομασία, παρωνομία, παρωνομασία); *dēnōminātīuus* (terme de grammaire) : dérivé; *prāenōmīdō* : donner un prénom, nommer en première ligne (bas latin).

prōnōmen : terme de grammaire « pronom », d'après gr. πρόνομος; *prōnōminālis*, -nātīuus; *prōnōmīdō*; *prōnōminātiō* : figure de rhétorique par laquelle on remplace un nom propre par une épithète, périphrase (traduction de gr. πρόνομος).

supernōmīdō (= ἐπονομάζω) (Tert.). *ignōminia* : v. ce mot. — V. aussi *nūncupō*.

Le mot se retrouve exactement en indo-iranien (skr. *ndma* (inst. sing. *ndmnā* « par le nom », av. *nāma*; de même omb. *nome*, abl. *nomne*. Même *ō* dans v. fris. *nōmia* « nommer » et sans doute aussi dans arm. *anun* (gén. *anuan*), avec prothèse. Formes à vocalisme *o* dans gr. *δνομα* (avec prothèse, d'où *δνομάτω* « je nomme »), got. *namo* (pluriel *namna*; le mot est masculin en germanique occidental : v. h. a. *namo*, etc.). Le hitite *lāman* (gén. *lāmas*) « nom », avec une dissimilation. Formes à vocalisme *ieo*, iri. *ainm*, gall. *enw* et sl. **jime* (v. sl. *imej*, v. tch. *jmě* (gén. *jmene*)). L'e de v. pruss. *emmens*, etc., est surprenant.

nōn : ne... pas, non. Renforcement de la négation *nē* par l'addition du neutre de *ūnus*, ancien *oinos*, d'où **nē oinom*, encore reconnaissable dans les formes anciennes *noenu*, *noenu*; cf., entre autres, Non. 143, 31 sqq. La formation de *nōn* est exactement comparable à celle de *nūllum*, ancien **ne oinolom*, ou de *nihil*, ancien **ne hīlum*; la chute de *-um* est la même que dans

ce dernier et s'explique par la même raison. Pour le passage de *oe* à *ō* entre deux *n*, cf. *nōnus* de **nouenos*. *Nōn* est surtout la négation du mode de la réalité, l'indicatif, et de la proposition principale; on la rencontre aussi devant le subjonctif à valeur conditionnelle. Son emploi dans les phrases prohibitives est enseigné comme incorrect; cf. Quint. 1, 5, 50, qui tamen dicitur commo « ne feceris » : « non feceris », in idem incidat utiutium quia alterum negandi est, alterum utendū. Toutefois, les poètes ne l'évitent pas (cf. Catul. 66, 80, non prius traditū). A l'époque impériale, *nōn* tend à se substituer à *nē* : *dummodo nōn* (Ov.), *dum nōn* (Plin. le J.), etc. *Nōn* + *ne* forme une particule interrogative qui suppose une réponse affirmative. *Nōn* se place devant certains mots négatifs : *nōn-nihil* « pas rien », *nōn-namquam* « pas jamais », *nōn-nēmō*, *nōn-nūllus* « pas personne » (*nōn-nūllū*), litotes pour « une certaine quantité quelconque, quelques-uns ». *Nēmō nōn* (cf. oδελς οδδ) au contraire, signifie « il n'y a personne qui ne... ; tout le monde ». Usité de tout temps. Panroman. M. L. 5951. Sur *nōnne*, v. -ne.

V. ne.

nōnae, etc. : v. *nouem*.

***noneolae** : *uocatur papillae, quae ex faucibus caprarum dependunt* (-dent), P. F. 179, 15. Inexpliqué.

nonnus, -ī m.; **nonna**, -ae f. (latin ecclésiastique) moine, nonne. — Figure aussi dans les inscriptions de basse époque avec le sens de « nourricier, nourrice ». Sans doute mot enfantin, qui rappelle gr. νένας, νέναα, « oncle » et « tante », etc. Cf. M. L. 5817, *nanna, nanna, nonna*. Germanique : v. h. a. *nanna*, ags. *nanna*. Forme avec dissimilation : *monnula*, CIL VI 27009.

norma, -ae f. : équerre; cf. Vit. 7, 3, *anguli ad normam respondentent*. Terme technique, employé aussi par image au sens moral de « règle, ligne de conduite ». Souvent joint à *régula*. Classique. Non roman.

Dérivés et composés : *normālis* « d'équerre »; *normātus*, d'où *normō*, -ās; et *renormātus*; *normātiō*; *normātūra*; *normula* f., tous termes techniques; *abnormis* (Hor.); *abnormiūs* (Gloss.); *adnormō* = ἰθύνω (Charis.); *ēnormis* (latin impérial) « irrégulier » et surtout « énorme » (cf. *immēnsus*, *immodicus*); *ēnormīdō* et *inēnormis* (Apul.); *dēnormō* (Hor., S. 2, 6, 9); *dēnormis*, -mātiō, -mātūra.

Sans doute emprunt à l'accusatif de γνόμων : γνόμων, par un intermédiaire étrusque (cf. *fōrma*, *grāma*).

nōs nom. acc., *nostrum*, *nostrī* gén. (*nostrōrum*, *nostrārum*); *nōbis* dat.-abl. : pronom personnel de la 1^{re} personne du pluriel, « nous ». Peut-être renforcé de *-met*. S'emploie emphatiquement avec la valeur de *ego*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 5960.

Dérivés : *nōster*, également ancien et panroman, M. L. 5961; *nostrās* « de notre pays » (ne semble plus attesté après Plin); *nōstrātīm* « à notre manière » (Sisenra); cf. *tuātīm* dans Plt.). — Une forme avec préfixe, *enos*, existe peut-être dans la formule initiale du Carmen Fr. Arual. : *enos Lases iuuale*, mais le texte est obscur. La brève de *nōster* est confirmée par le passage de *uoster* à *uester*. *Nōs* représente une ancienne forme de cas régime;

cf. la forme atone skr. *naḥ*, av. *nō* qui servait d'accusatif-génitif-datif. L'*ō* de *nōs* peut résulter d'un allongement qui, en latin, est normal dans les monosyllabes autonomes; l'*ō* de *nōster* indique une ancienne brève. Pour expliquer l'*ō*, il n'est donc pas nécessaire de rapprocher les accusatifs gath. *nā* (en face de *no*, datif-génitif), alb. *ne*, v. sl. *ny* (où, du reste, *y* peut représenter une forme à désinence d'accusatif pluriel; cf. v. pruss. *noūmans*, où la désinence s'est introduite). Cette forme de cas régime a remplacé l'ancien nominatif appartenant à d'autres racines, du type de skr. *vay-dm*, got. *weis*, hitt. *wēš* « nous », ou du type de lit. *mēs*, arm. *mēs* « nous ». Cf. l'histoire de *uōs*, qui a pu servir de modèle. De même, en celtique, les formes iri. *nī* (snī), gall. *ni*, qui ne peuvent s'expliquer que par un vocallisme *e*, servent pour le sujet et pour le régime. — Le germanique a un vocalisme zéro : got. *uns* (accusatif-génitif-datif), d'accord avec hitt. *anz-ās*.

Le datif-ablatif *nōbis* est formé comme v. sl. *namū* (datif), *namī* (instrumental).

L'adjectif dérivé *noster* est obtenu au moyen du suffixe marquant opposition de deux notions; ce ne peut être qu'une forme nouvelle, comme gr. ἡμέτερος. Ailleurs, le suffixe a la forme **-ro-* simplement : iri. *arn*, got. *unsar*, v. isl. *varr*, arm. *mer*, toutes formes indépendantes les uns des autres. L'indo-iranien a un suffixe tout autre : skr. *asmākaḥ*, etc. C'est avec le possessif ainsi formé qu'a été obtenue l'expression du génitif qui n'avait pas de forme propre en indo-européen, non plus que le datif ou l'instrumental.

nōscō (ancien *gnōscō*, attesté par les grammairiens et les inscriptions; *gnoscier* = *nōscī*, SC Bac.; *gnotu*, *cognitū*, P. F. 85, 22; cf. aussi *gnōbilis* et les composés *a-gnōscō*, *co-gnōscō*), -is, *nōui*, *nōtum*, *nōscere*. Un particule à voyelle brève figure dans les composés : *a-gnūtus*, *co-gnūtus*, *incognūtus* (quant à *nota*, v. ce mot). Inchoatif, *nōscō* signifie proprement à l'infectum « je commence à connaître, j'apprends à connaître, je prends connaissance »; ainsi dans le SC Bac. : *eam figier iubeatis ubi facultatem gnoscier potisit* « faites-la afficher là où il soit le plus facile d'en prendre connaissance »; le sens de « je connais » est réservé au parfait *nōui* : *si ego has bene noui*, Cic., Rosc. Am. 20, 57. Les temps de l'inflectum s'emploient aussi dans la langue familière avec le sens de « reconnaître » (*agnōscō*) : *potesne* ; *ex his ut proprium quid noscere?*, Hor., S. 2, 7, 89. Le particule *nōtus* a le sens de « connu » et aussi de « qui connaît » : *noui*, *notis praedicas*, Plt., Ps. 996; le pluriel *nōit*, -ōrum désigne les « connaissances », « les amis ». Ancien, classique, usuel. Non roman (cf. *cōgnōscō*).

Dérivés en *nōsc-* : *nōscūtō*, -ās : chercher à reconnaître, examiner; et « reconnaître » (Plt.); *nōscūtūbundus* (Gell.); *nōscentia*, -ae f. (Symm.); *nōscibilis* (Tert.).

Dérivés en *nō-* : *nōbilis* (*gnōbilis*, cf. Fest. 182, 12 : *nobilem antiqui pro noto ponebant et quidem per g litteram*, ut Plautus in Pseudolo (964) : *peregrina facies uidetur hominis atque ignobilis... Accius in Diomedē (283) : ergo me Argos conferam, nam hic sum gnobilis. Lilius in ↑ Virgo ↑ (3) ↑ ornamentu incendant ↑ nobili ignobiles*); connu; puis, avec restriction dans le sens laudatif (cf. *clārus*, *includus*), « célèbre, illustre »; le

sens péjoratif est rare. En particulier, « de noble origine », d'où *nōbiles*; *nōbilitās*; *nōbilitiō*, -ās et *innōbilitātus* (Lampr.); *ignōbilis* : inconnu (v. *nōmen*), obscur, de basse origine; *ignōbilitās*; *praenōbilis*. Cf. aussi M. L. 5937, **nobilius*. Il n'y a pas de substantif **(g)nōmen*, **(g)nōmentum*, sans doute pour éviter la confusion avec *nōmen*; sur *cognōmen*, *agnōmen* (-mentum), v. *nōmen*; *nōtiō*, -ōnis f. : acte de prendre connaissance, examen (sens général et technique du droit : *notiones animaduersionesque censoriae*, Cic., Off. 3, 31, 111; *notioni XV iurum is liber subiciitur*, Tac., A. 6, 12, 3); dans la langue philosophique, « notion » : *notionem appello quod Graeci tum ενοιαν, tum πρόληψιν dicunt*, Cic., Top. 7, 31. Cf. *praenōtiō* même sens.

nōtiūa, -ae et *nōtiūis*, -ei f. : célébrité, fait d'être connu ou de connaître » (cf. les deux sens, actif et passif, de *nōtus*) « connaissance », « notion » (doublet de *nōtiō*); *nōtiūus*, -a, -um (Not. Tir.).

nōtiēscō, -is (poétique et époque impériale) : devenir connu; *-ē*, *in-nōtiēscō*, même sens; *pernōtiēscō* (Tac., Quint.) : impersonnel.

nōtifecō, -ās : faire connaître, notifier (archaïque, rare); -ficus; *nōtiefaciō*.

ignōtus « inconnu » et « ignorant » (cf. *nōtus*, *ignarus* et *εγνωστός*); *nōtor*, -ōris m. (époque impériale); *nōtōrius*, d'où *nōtōria* f. : lettre d'avis, notice, avis; *nōtōrium* : accusation.

Composés de *nōscō* : *agnōscō* : reconnaître (dans tous les sens du verbe français); *agnitū* et (bas latin) *agnitor*, *agnitiōnālis*; *agnoscentia*, -cibilis; *adagnōscō* (Sén.); *cognōscō* : même sens, en général, que *nōscō*, *agnōscō*, avec indication de l'aspect « déterminé », au moins dans la langue ancienne; cf., par exemple, Tér., Ph. 265, *unum cognoris* (var. cum *noris*) *omnis noris* « est-on parvenu à en connaître un, on les connaît (aspect indéterminé) tous ». Souvent joint à un verbe contenant aussi le préfixe *com-* : Acc., Trag. 437 : *constitūi, cognouit, sensit, collocat se in locum celsum*; Plt., Am. 441, *contemplo, cognosco*; Asin. 879, *conspicio, cognosco*. Dans la langue du droit : *cognōscere dē* « connaître de », ou *cognōscere*, absolument « faire une enquête ». Joint à *ignōscere*, Ter. Eu., Prol. 42; Hec., Prol. 3, 8. Par euphémisme « avoir des relations sexuelles » (cf. *γυνώσκω*). A remplacé *nōscō* dans les langues romanes; cf. M. L. 2031 et 2030, *cognitū*.

cognitū (usuel, classique) : connaissance (sens abstrait et concret; sens juridique). Équivalent à *nōtiō*, traduit κατόληψις; *cognitiōnālis* (*sententia*) (Cod. Just.); *cognitiōnālītēr* (id.); *cognitōr* : surtout terme de droit : — est, qui *litem alterius suscepit coram ab eo, cui datus est*, P. F. 49, 29; par suite « défenseur », « juge », « témoin d'identité »; *cognitōrius* (Gaius) : relatif à l'avocat; *cognitūra* : terme de droit public « charge d'un agent du fisc »; *cognitū*, -ūs m. (Apul.); *cognōbilis* (Gell. 20, 5, 9, traduction du gr. ἐνωτέρος, et Caton); *cognōscibilis* (Boèce), -bilitēr (Vulg.); et *incognōscibilis* (Hilar. = ἀσώτερος); *incognitū* (classique) : inconnu.

accognōscō (depuis Varron; cf. F. Thomas, *Recherches sur le... préverbe lat.* AD, p. 45), conservé dans le vieil italien et le vieux français, M. L. 80, ainsi que ses dérivés **accognitū*, -itiō, M. L. 79; *recognōscō* (classique,

usuel, fréquent dans Cicéron ; ἀναγγύστω, M. L. 7126 ; recognitiō.

dinōscō (= διαγγύστω, Hor., Ep. 1, 15, 29 ; époque impériale).

ignōscō (?) : v. ce mot ; internōscō (ancien, ne semble plus attesté après Cicéron).

pernōscō ; praenōscō, cf. M. L. 6710 a *praecognitāre ; renōscō (doublet tardif et artificiel de recognōscō, Paul. Nol.), où le préverbe ne fait que préciser le sens fondamental.

La racine signifant « connaître » était, en indo-européen, homonyme de celle signifant « naître, engendrer ». Les diverses langues ont différencié. La forme *g'ena- n'a subsisté que peu au sens de « connaître », par exemple dans lit. žėnklas « signe ». Le vocalisme o figure dans des formes germaniques qui ont subi des réfections : got. kann « je connais » et kannjan « faire connaître ». Une forme à *g'on- initial est établie par lit. žinoti « savoir » et arm. canean « j'ai connu », canawt' « connu ». La forme *g'ne- a subsisté en germanique : v. h. a. ir-chinnan « reconnaître ». La forme qui a pris le plus d'extension est celle qui servait à l'aoriste, du type gr. ἔγνων, et au parfait, du type skr. jāñāu, cf. gr. ἔγνωκα. En slave, znaje, znati « connaître » est aussi un dérivé de cet ancien aoriste. *g'nō- a survécu dans lat. nōui, qui sert de perfectum et qui peut reposer à la fois sur l'aoriste et sur le parfait sans redoublement ; l'u de nōui est identique à l'u du skr. jāñāu et le sens est celui d'un parfait. C'est sur ce même *g'nō- qu'est bâti le présent nōscō, qui a un pendant exact dans v. perse ānāsāyī « qu'il prenne connaissance de », en regard de adānā « il connaissait » ; cf. skr. jāñti « il connaît » et got. -kunnan « connaître, pouvoir ». Un présent de ce dernier type est rendu superflu en latin par l'emploi du perfectum nōui avec valeur de présent. De (g)nōscō il faut aussi rapprocher épigr. γνωστω et la forme grecque ordinaire γνωστω. L'ancien adjectif en -to-, qui se serait confondu avec nātus, n'est pas conservé ; on a fait (g)nōtus d'après les formes verbales, de même que l'irlandais a gnāth « connu », le grec γνωτός et le sanskrit jāñādh « connu ». Le -na-, qui est conservé dans lit. pa-žintas « connu » et got. kunþs « connu », apparaît dans ignārus, qui n'offrait aucune ambiguïté ; v. (g)nārus et aussi narrāre ; il y a, d'autre part, ignōrāre ; cf. gr. γνωριμος « connu » et γνωρξω « je fais connaître ». V. aussi (g)nāuus. La nouveauté relative de (g)nōtus en latin ressort de ce que, avec préverbe, il y a une autre forme, aussi secondaire : co-gnitus, a-gnitus, thématique, en face de gr. ἀγνώς. La ressemblance de la forme tardive nōtor avec skr. jāñātar est purement fortuite. — Les formes verbales de l'irlandais ne sont pas claires ; v. H. Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., II, p. 546 sqq., et Marstrander, Prés. à nasale infixée, p. 20 sqq. (Videnskapselskapet skr. II [1924], n° 4).

nota, -ae f. : — alias significat signum, ut in pecoribus, tabulis, libris, litterae singulae aut binae, alias ignominiam, F. 182, 9 ; marque de reconnaissance, imprimée ou empreinte (souvent joint à uestigium), façon de désigner. En particulier, « caractère(s) » (notae litterarum) et « caractère abrégé, signe sténographique » ; d'où notārius : secrétaire, sténographe, M. L. 5964. Dans la

langue du droit, nota cēnsoria désigne la marque par laquelle les censeurs signalaient sur leurs listes gistes les citoyens repréhensibles ; ainsi nota a pris le sens de « infamie, ignominie ». Attesté depuis Lucilius classique, usuel. M. L. 5962. Irl. not, britt. not, notal, notaire, mots savants.

Dérivés et composés : notula f. (Mart. Cap.) : petite marque, M. L. 5964 a ; notō, -ās (Varr., Cic.), désigner par une marque, noter, remarquer, désigner, censurer, M. L. 5963 ; notābilis, -biliter, désigner, 1° remarque, notation ; 2° application de la nota ; 3° terme de rhétorique « peinture de caractère » ; et aussi « argument tiré de la définition d'un mot », cum ex ui uerbi argumentum aliquid elicitur Cic., Top. 2, 10 ; an- (M. L. 483 b), de- (Cic., cf. de officiis, M. L. 2555), ē- (Quint.), in- (Hyg.), per- (Boetius praef. (Apol.), sub-notale (Sén.).

Aucune forme normale de la racine de (g)nōscō n'appuierait l'ō de nota, où, du reste, rien n'indiquerait la présence d'un ancien g initial. Pas d'étymologie claire.

Notāmen est une création de grammairien pour remplacer nōmen ; notāculum « signe distinctif » (Min. Fel.) est fait sur signāculum.

notia, -ae f. : « luitis alba ». Emprunt au gr. νότιον Pline, H. N. 24, 175, qui la définit herba coriariorū. Sur les déformations diverses du nom, v. André, s. v. La graphie nautia provient d'un faux rapprochement avec nautea (v. nāuis).

nouācula, -ae f. (-c(u)lum, Lampr.) : 1° couteau-rasoir (= ξυρόν) ; 2° poisson de mer (le rason?). Attesté depuis Cicéron (Diu. 1, 17, 32). Conservé dans les langues hispaniques, M. L. 5965. Semble tiré, à l'aide du suffixe des noms d'instrument, d'un verbe *nouāre, qui aurait disparu par suite de son homonymie avec le dénominatef de nouus, ou, suivant l'hypothèse de F. Muller, rattaché à nouāre « renouveler » par étymologie populaire.

Dérivé : nouāculārius « coutelier » (Gl.).

La racine *kes- « gratter » fournissait un présent radical athématique, supposé par lit. kàsu, kàsti « creuser » (avec kasaũ, kasjti « gratter doucement ») et v. sl. kēsati « peigner, étriller ». On a rapproché l'irl. cir « peigner » qui serait dérivé d'un thème *kēs-, supposant un type athématique, et, avec -ss-, l'irl. cass « bouclé, frisé », cf. v. sl. kosa « chevelure » ? De *kes- il a été tiré des élargissements : *ks-es- dans gr. ξέω (aor. ξέσσω) « j'élargis », et ξάλω « je carde, je peigne ». Un élargissement *-eu- est attesté par gr. ξέω « je racle », ξυρόν « rasoir » et skr. kṣurādh « rasoir », ou, avec métathèse, par lit. skūsti « raser ». Il y a une forme à double élargissement dans skr. kṣudāi « il émonde », kṣudāre « pierre à aiguiser » et c'est sur cette forme que doit reposer lat. nouācula (de *ksnouā-ilo-).

nouālis : v. nouus.

nouem indécl. : neuf. Usité de tout temps ; panroman. M. L. 5968.

Dérivés et composés : nōnus, -a, -um : neuvième ; nōna f. : la neuvième heure (qui marquait la cessation des affaires à Rome), cf. M. L. 5952, nōna, in nōin, britt. nawn ; et les dérivés, M. L. 5954, *nōnārius « déjeuner » ; nōnārius « de la neuvième heure ».

nōndria f. (sc. meretriz) : prostituée (qui n'avait le droit de paraître en public qu'après la neuvième heure) ; Nōnae (acc. nouas, CIL X 2381), -ārum f. pl. : division du mois romain, appellatae aut quod aie diem nouum idus semper, Varr., L. L. 6, 28 ; aie diem nouum (sacra) ; nōnānus : adjectif de la langue d'où Nōnālia (sacra) ; nōnānus : soldat de la 9° légion. Cf. encore Nōna (Neuna, cf. Vetter, Hdb., n° 364), nom d'une des trois Parques, à côté de Decuma « a partus tempestui tempore », cf. Gell. 3, 16, 10 ; Nōnius, pél. Nouis, et. Noniar. L'ombrien a une forme à suffixe -mo- et. Noniar. L'ombrien a une forme à suffixe -mo- dans l'adverbe nuuime « nōnum » (cf., toutefois, Vetter, Hdb., p. 197).

nouiēs adv. : neuf fois (ombr. nuvis) ; nouēni : neuf par neuf ; nouēnārius : formé de neuf ; nōncuplus : qui vaut neuf fois (Boèce, d'après decuplus).

November (mēnsis) ou Nouembris adj. : mois de novembre (le neuvième de l'ancienne année romaine), M. L. 5969 ; britt. nouimber, germ. november (récent).

nūndinus (noundinum dans le SC Bac., CIL I² 581 ; nōndin[um], CIL I² 582, 31) : adjectif composé de nouem + din- « qui a lieu tous les neuf jours », substantivé dans : 1° Nūndina, déesse présidant à la purification des nouveaux-nés, qui avait lieu le neuvième jour après la naissance pour les garçons et le huitième pour les filles ; 2° nūndinum : espace de neuf jours, intervalle entre deux marchés ; 3° nūndinae (sc. feria) : jour de marché, et « marché », proprement « chômage (feriae) du neuvième jour », M. L. 5996. De là nūndinor, -āris (nūndinō) « fréquenter les marchés ; trafiquer ; acheter ou vendre » (ēnūndinō Tert. q ; nūndinālis ; nūndinārius ; nūndinātor, -ficius).

nouendū, Mar. Vict. VI, 26 K ; nouendūlis, -e : adjectif du rituel, « du neuvième jour », -e sacrum, sacrificium ; en particulier, sacrifice offert au mort le neuvième jour après son décès : nouendiale dicitur sacrificium quod mortuo fit nona die quam sepultus est, Porphy. ad Hor., Epod. 17, 49 ; subst. nouendial n. ; nouennis, -e adj. : de neuf ans (Lact.) ; nōnuncium : n. et teruncium dicitur quod nouem unciarum sit, siue trium, P. F. 179, 11 : nōnusis, -is m. : neuf as, Varr., L. L. 5, 169.

Nouem fournit aussi le premier terme des multiples : nōnāginā : quatre-vingt-dix, M. L. 5953, qui a donné de nombreux dérivés : nōnāgēnārius, nōnāgēni, nōnāgēsimum, nōnāgēssis, nōnāgēs, nōngēni, -ae, -a (nōningenti) : neuf cents ; d'où nōngēnārius, nōningēnārius, etc.

Nouem (neuen dans neuen : deiuo « nouem deōrum », Vetter, Hdb., n° 364) répond exactement à l'irl. nōin, got. niun, skr. nava, av. nava, et, avec prothèse et altération secondaire, à gr. ἐνέα. L'ordinal nōnus a n, à la différence de decimus ; ceci montre que la nasale finale du nom de nombre « neuf » était n et non m ; et, en effet, le vieux prussien a newintis « neuvième » en face de desintis « dixième » ; l'm du celtique (irl. nōmad, etc.) et de l'indo-iranien (skr. navamd, etc.) est analogique. Comme la formation de septimus, octāuus, decimus, le type de l'ordinal nōnus est plus ancien que les formes à suffixe -to- des dialectes de la région centrale, v. pruss. newints, got. niunda, hom. ἑν(φ)ταός. Sur le second élément de nūndinus, v. diēs.

Nouensidēs, Nouensilēs : épithète appliquée à une catégorie de dieux, qu'on oppose aux di Indigetēs, et qui, d'après Varron, L. L. 5, 74, serait d'origine sabinne : Feronia, Minerua, Nouensides a Sabinis ; cf. le marse nouesede. Nouensidēs est peut-être un composé de nou- (v. nouus) + *enses, -idēs (cf. insideō et obses, praeses) ; le changement de d en l, que l'on donne souvent comme « sabin », est peut-être simplement dû à l'influence du suffixe en -ilis et des adjectifs en -ēnsilis. La forme la plus ancienne est en -idēs (Varr.) ; Nouensilēs n'apparaît qu'à partir de Tite-Live. Comme on ignore l'origine et les attributs et fonctions de ces dieux, toute explication reste douteuse. Cf. Vetter, Hdb., n° 364, qui les assimile aux nouendū, v. nouendūlis.

nouerca, -ae f. : seconde femme prise par un veuf, belle-mère, marâtre. Attesté depuis Plt. (Ps. 314). Conservé seulement en macédonien nouerā ; cf. M. L. 5970, nouēra. La graphie tardive nouarca a subi sans doute l'influence de mots grecs comme monarca.

Dérivés : nouercālis (postclassique) ; nouercor, -āri : se conduire en belle-mère (Sid.).

L'étymologie qui suppose nouerca formé sur un imaginaire *māterca tiré de mātercula est invraisemblable, mātercula étant dérivé directement de māter avec le suffixe de diminutif -colo- ; et jamais les sujets parlants n'ont pu concevoir l'idée d'un mot *māterca. Cf. lupercus ; et peut-être utricus.

V. nouus.

nouicius : v. le suivant.

nouus, -a, -um : nouveau, neuf ; au superlatif, nouissimus « le dernier », souvent substantivé ; nouissimē « en dernier lieu ». Usité de tout temps ; panroman. M. L. 5972.

Dérivés et composés : nouitās ; nouō, -ās « innover, et « renouveler », puis « changer » dans la langue politique n. res, ou simplement nouāre « changer de régime » ; dans la langue rustique : nouātus ager « champ labouré de nouveau », cf. gr. νεώα, νεωτός ; dans la langue de la rhétorique : nouāre uerba « créer de nouveaux mots ». Composés : innouō ; innouātiō ; renouō, M. L. 7212 ; renouātiō, -tor, -tūus ; renouāmen (Ov.) ; nouilūnium = νεομηνία (Vulg.).

Nouius, -i, préestin Nouios, CIL I² 561, m. : nom propre, surtout suditalique. Les langues romanes supposent aussi un nom commun *nouius « nouveau marié » et « fiancé », M. L. 5971.

dēnuō, de dē nouō, cf. gr. ἐκ καινῆς « de nouveau ». e. g. Plt., Mo. 117, aedificator aedes totae denuo, puis « une seconde fois » et, comme rursus, « en sens inverse ». Souvent joint explicitement à des verbes en re- : Plt., Poe. 79, reuortor rursus denuo Carthaginem. nouālis adj. : terme de la langue rustique (cf. arūlis, riūlis, ouālis) ; cf. Varr., L. L. 5, 39, ager restibilis qui restituitur ac reseritur quoquoq annis ; contra qui intermittitur, a nouando, noualis : subst. nouālis (terra) f. ou nouāle (solum) n. : novale, jachère ; cf. gr. νεός et ses composés. Demeuré dans les langues romanes, M. L. 5966. Une parenté avec nouācula est peu vraisemblable (cf. nouātus).

nouellus : diminutif usité surtout dans la langue rustique (cf. uetulus, dans Plt., As. 340, asinos... uetulos ;

Cic., Lael. 67, *equis... utulis*; Fin. 5, 39, *vetula arbor* opposé à *noeuella*, où il s'applique aux animaux et aux plantes : n. capra, Varr., R. R. 2, 3, 2; *noeuellae vineae*, id., ibid. 1, 31, 1; *noeuella*, -ae (sc. *uitis*) « nouvelle vigne », cf. roumain *niuia* « jeune branche ». Ce n'est qu'à basse époque sous l'Empire que *noeuellus* a commencé à s'employer avec le sens de *novus*, d'où le titre de *Novellae* (scil. *constitutions*) et la création de *noeuellitas* par Tertullien; de *noeuella* provient le britt. *nuall*. *Novellus* a conservé son premier sens dans certains dialectes romans, ainsi logoud. *noeuđu* « jeune bœuf », à côté du sens général de « nouveau », qu'atteste le français par exemple; cf. M. L. 5967. Les dérivés ont tous un sens technique : *noeuellaster* (-*trum uinum* « vin nouveau »), *noeuellum* : plant de vignes nouvelles = *νεοφυτεῖον*; *noeuellō*, -ās : planter de nouvelles vignes; et *renouellō* (Col.).

Cf. aussi le nom propre osque *Novellum* (« Nouellum »), à côté de *Nōla* et de *Nūlvānūs* = *Nōlānūs*. *noeuicius* : novice. Autre terme technique; se dit surtout des esclaves nouvellement acquis. Renforcement de *novus* au dire d'Alfēnus ap. Gell. 7, 5, 1. Substantivé *noeuiciūm* (sc. *uerbum*) n. : innovation dans le langage, nouveauté. M. L. 5970 a; *noeuiciolus* (Tert.).

Novicius est à *novus* comme *empticius* (qui s'emploie également d'esclaves, cf. Pētr., Sat. 47, 12), *suppositicius* sont à *emptus*, *suppositus*; sur cette formation, v. Stolz-Leumann, *Lat. Gr.* 5, p. 194.

Novus répond à gr. *νέος* (de *νέος*), hitt. *newaš*, skr. *nāvaḥ*, av. *nava-*, v. sl. *novŭ*, lit. *navas*. Le nom propre *Novius* répond à irl. *niuē*, gall. *newydd* (gaul. *Novio-*), got. *niuvis*, lit. *naūjas*, skr. *nāvyaḥ*, gr. ion. *νεός*. Dans *nouerca*, il y a un dérivé d'un dérivé en -*ro-*, marquant opposition de deux; on a de même gr. *νεωρός* et, en arménien, *nor* (gén. *noxy*) est l'adjectif signifiant « nouveau ». Le dérivé *νεοτήs* est fait comme *nouitās*. Cf. *num*, *nunc*. Pour *nūper*, v. ce mot.

nox, noctis f. : nuit; déesse de la nuit. La déclinaison de *nox* est le résultat de la confusion d'un thème consonantique **noct-*, cf. gr. *νύξ νυκτός*, et d'un thème en -*i-* **nocti-* : l'ablatif est toujours *nocte* (*nocte diēque*), mais le génitif pluriel est *noctium*. A l'époque archaïque existe une forme adverbiale *nox* « de nuit », qui peut être un locatif sans désinence ou un génitif à finale abrégée **noct(e)s*; cf. gr. *νυκτός* « de nuit »; cet usage est ancien; de même got. *nahts* « de nuit ». Ce *nox* a d'ailleurs été remplacé par *nocte* et par un ablatif-locatif *noctū*, employé en corrélation avec *diū* et qui s'emploie surtout comme adverbe « nuitamment », cf. O. Skutsch, Gl. 32, 307; *diū noctūque*, et sous l'influence de *diū*, tandis que *diurnus* doit avoir été fait d'après *nocturnus*. Usité de tout temps; panroman. M. L. 5973.

Dérivés et composés : *nocturnus* : cf. *diurnus*, et *nocturnālis* (tardif); *noctua* : chouette. Sans doute féminin d'un adjectif *noctuosus*, -a *auis*; cf. *annus/annuus*, etc., M. L. 5941 (et **noctula*); *noctuosus* (Plt.); *noctūbundus* (Cic., Att. 12, 1, 2); *noctūvigilus* (Plt.); *noctescō*, -*is* (rare, fait d'après *lūcescō*); *noctanter* (Cassiod.), M. L. 5939.

Composés : 1° en -*noctium* : *bi-noctium* (cf. *biduum*); *aequinocctium* n. : équinoxe (cf. gr. *ισσημερία*, -*nvōs*,

ισσημερίων); 2° en *nocti-* : -*fer*, -*cola*, -*color*, etc., des créations littéraires sur le modèle des composés grecs en *νοκτι-*, *νοκτο-*, e. g. *νοκτιλαμπής*, -*φαις*. Cf. aussi **noctulolus*, M. L. 5940. La forme *noctipuga* (var. *noctiuga*, -*nuga*) est très incertaine; v. P. F. 181, 1 (noctipugnis). *pernox*, -*noctis* adj. : qui dure toute la nuit (cf. *pernoxem*). Non attesté avant Virgile; sans doute tiré de *pernoxem*, comme le verbe correspondant *pernocet* « passer la nuit » (cf. *peragrō*) et ses dérivés, pour lequel aucun simple **noctō* n'est attesté. *pernocet* a survécu dans quelques langues romanes, M. L. 6421.

Cf. aussi britt. *neithwyr* « hier au soir », de **nocti-* v. J. Loth, o. c., p. 190.

Dès l'indo-européen, le mot, nom d'une force active qui est féminin, comme *lux*, *nix*, comporte un thème en -*t-* et un thème en -*ti-* : véd. *nāk* (nom. sing.) *nāktī* (nom. duel) et *nāktīh* (nom. plur.) [le nom courant de la « nuit » en indo-iranien est **kšap-*]. — En germanique, thème en -*t-* : got. *nahts*, etc. En balte et slave, thème élargi en -*i-* : v. sl. *nošit*, lit. *naktis*; mais trace du thème en -*k-* dans lit. *nak-vjñe* « auberge pour coucher », *nak-viti* « passer la nuit »; et le génitif pluriel lit. *naktŭj* subsiste. L'irlandais a l'adverbe in-*nocti* « cette nuit »; et le celtique en général se sert des formes de **noct-* pour indiquer les temps : gall. *peu-noctis* « chaque nuit », *he-no* « cette nuit », etc. Ceci concorde avec l'emploi du groupe de skr. *nakti-* (qui est une simple survivance), ainsi skr. *naktamcarah* « qui circule de nuit ». — *Nocturnus* est dérivé d'un thème en *r/n-* attesté par gr. *νύκταρ*, *νύκτερος*, *νύκτερος* et par véd. *naktū-* dans instr. pl. *naktābhīh*, ce qui rappelle le groupe de hom. *ημέαρ*, arm. *awr* « jour (durée) », opposé à *tiw* « jour (lumière) », et le type véd. *āhar* « jour (loc. *dhām*, instr. pl. *dhābhīh*). — L'élargissement (d'où les élargissements en -*ti-* et en -*ter/ten-*) est ajouté à un thème à gutturale aspirée, conservé seulement dans gr. *νύχτ* *νύκταρ* et *ένυχτος* « nocturne », *άνο-νυχ* « dans la même nuit ». C'est à ce *νυχ-* (de **n^ogh-*, avec timbre *u* de la voyelle réduite) qu'est emprunté l'o de véd. *νυκτός*. — Dans toutes les formes du mot anciennement connues, sauf cette forme grecque, le vocalisme était *o*; le hittite fournit le vocalisme *e* avec *nekuz* « le soir ».]

noxa; noxius, -a : v. *nez*, *nocēō*.

nūbēs (et *nūbis*; *nūbs* dans Liv. Andr., d'après Serv. Ae. 10, 636; cf. *trabs* et *trabēs*, -*bis*, *plēbs* et *plēbēs*), -*is* f. et m. à l'époque archaïque : nue, nuage (sens propre et figuré). Ancien, usuel. M. L. 5974; B. W. nuc.

Dérivés et composés : *nūbēcula* : petit nuage; *nūbilus* : nuageux, M. L. 5975; *nūbilus* et *nūbulus* (confirmé par britt. *niwl*; l'irl. a *nyfel*, de *nūbila*); *n. nūbilum* : temps couvert; *nūbila* n. pl. : nuage(s); de là, à basse époque, *nūbilosus*; *nūbilarium* n. : hangar pour protéger la moisson contre la pluie; *innūbīs*, *innūbilus* : sans nuages (= *ἀνεμελος*); *ob-*, *sub-nūbilus*; *nūbilo*, -*ās* (*nūbilor*, Caton) : 4° être nuageux; surtout employé comme impersonnel *nūbilat* « il y a des nuages »; 2° couvrir de nuages; de là : **annūbilō*, M. L. 486 a, *enūbilo* (Tert.), *innūbilo* (bas latin, M. L. 4447) et *obnūbilo*; *nūbi-fer*, -*feus*, -*fugus*, -*gens*, -*ger*, -*uagus*, tous poétiques et tardifs.

Pour *obnūbō*, v. le suivant.

Cf. gall. *nudd* « nuage », balucī *nōd* « nuée » et peut-être *lénaš* av. *snaōð*, Vd II 22, qui peut s'interpréter par « nuée » — V., d'autre part, l'article *nūbō*. On partira de la notion de « couvrir »; irl. mod *nuad* « teint du visage » s'expliquerait par « couverture » comme skr. *ardraḥ* « teint du visage ». Hypothèse pure. — La coexistence de *nebula* (v. ce mot), de *nimbus* et de *nūbēs* suggère l'hypothèse que la forme du mot aurait été variée intentionnellement; cf. gr. *δ-νφος* et *γ-νφος* en face de *νεφος*. !

nūbō, -is, -psī, nūptum, -ere : se marier (à *aliciū*), épouser. Se dit d'abord de la femme; ce n'est que dans la langue vulgaire (Pomponius, R³ 87) ou tardive (Tert., S^t Jér., Vulg.), ou par dérision (comme *γαμέω* en grec, en parlant de la femme), que le verbe s'est employé en parlant de l'homme, pour lequel l'expression propre est *dōmūm dūcere*; cf. *nupta* « la mariée » (avec *ū*, cf. M. L. 5998), *nuptula* (Varr. ap. Non. 357, 2), *nupta esse*; *dare*, locāre *nuptum*. Usité de tout temps. Non roman.

Dérivés et composés : *nūbilis* (Vg., Ae. 7, 53); *nuptus, -ūs* m. (rare); *nūptiae* « les noces » (pluriel collectif désignant l'ensemble des rites du mariage, cf. gr. *γάμοι*); M. L. 5999, **nūptiae* et **noptiae* (panroman, sauf espagnol et portugais); *nūptialis, -liar;* *nūptiabilis* (Not. Tir.); *nūptiātor* (S^t Jér., Gloss.); *nūptalicius* (Dig.); *nūptō, -ās* (Tert.); *nūptūrio, -is* (Mart., Apul.); *nūptūrium* : chambre nuptiale (Gloss.). De **noptiālia* est issu le britt. *neithawr*. *Noptiae* a subi l'influence de *noct-em*; cf. en dernier lieu Ernout, Philologica II, p. 230.

Composés (de l'époque impériale) : *dēnūbō* : quitter sa maison pour se marier (d'après *dēdūcō*); *enūbō* : se marier hors de sa classe (rare, seulement dans T.-L.); *innūbō* (rare); *obnūbō?*, cf. plus bas; *renūbō* (Tert.); *innūbus*, usité au féminin *innūba* « non mariée » (Ov. = *ἐνημεροσ*); *prōnūbus* (= gr. *παρόνυμπος*), usité surtout au féminin; en particulier épithète de Junon, qui préside aux mariages; substantivé : *pronubae adhibentur nuptiis quae semel nupserunt, causa auspicii*, *ut singulare perseueret matrimonium*, P. F. 283, 15. A *prōnūba* se rattache *prōnūbāre*, dont un exemple de participle présent se trouve dans S^t Jérôme.

subnūba, -ae f. : Ov., Her. 6, 153; *bi-, multi-*, composés tardifs imités du gr. *δί-, πολύγαμος*. *Cōnūbium, -i* : la langue qu'on trouve, par exemple, dans Vg., Ae. 9, 600, *en qui nostra sibi bello conubia poscunt*, ou Ov., F. 3, 195, *extremis dantur conubia gentibus : at quae, oū -nūbia* forme le dactyle cinquième ou quatrième, est due sans doute à un allongement artificiel de la poésie dactylique. Souvent aussi le mot est scandé comme trisyllabe par synizèse (*cōnūbjum* avec *ā* par position); cf. Thez. IV 814, 55 sqq. Mais, là où la forme du mot ou du vers le permet, il semble qu'on trouve l'*u* scandé bref, ce qui est la quantité attendue; *cānūbis* (Vg., Ae. 7, 253; Ov., M. 6, 428), *cānūbiālis*, etc.; cf. Thez., loc. cit., 70 sqq., 34 sqq. (la synizèse est moins vraisemblable). *Cōnūbium*, dans la langue juridique, désigne le « droit de contracter mariage »; cf. Ulp. reg. 5, 3, c. est uxoris iure ducendae facultas; 3, 4, c. habent ciues Romani cum ciuibus R., cum Latinis et peregrinis autem iū si con-

cessum est. Dans la langue commune, il désigne seulement le « mariage »; c'est un synonyme, surtout poétique, de *coniūgium*, sur lequel il a été formé. — Les glosses ont aussi *conubus, conubis, σύγαμοι*.

Les anciens rattachaient *nūbō, nūpta* à gr. *νύμφη*, e. g. P. F. 173, 2, *nuptam a Graeco dictam. Illi enim [nouam] nuptam νέαν νύμφην* appellant. Mais ils établissaient aussi un rapport entre *nūbō* et *nūbēs*, et Varron cite un mot *nuptus* « opertiō », L. L. 5, 72 : *Neptunus, quod mare terras obnubuit, ut nubes caelum, ab nupti, i. e. opertione, ut antiqui, a quo nuptiae, nuptus dictus*; comme Donat, ad Hec. 656, explique *numbere* par *operiri tegique* (cf. la glose obscure *noit* : *operuiit, tēxi*, CGL V 122, 29, où *nuit*, si la leçon est correcte, doit représenter un parfait **nūbi* > **nūū*, comme *obnūbō*); cf. Festus 174, 20, *nuptias dicitur esse ait Santra* ab eo quod νύμπερα dixerunt Graeci antiqui γάμου... *Aelius et Cincius, quia flammeo caput nubentis obuoluntur, quod antiqui obnubere uocarint*, et P. F. 201, 4, *obnubūi, caput operū*; unde et *nuptiae dicitur a capitis opertione*. Cf. aussi Serv. in Ae. 4, 374. Or, *obnūbō* n'a d'autre sens que « voiler [la tête] », et il semble difficile de le séparer de *nūbō*. L'objection émise par Solmsen contre ce rapprochement, Glotta 2, 78, est que le parfait attesté de *obnūbō* est *obnūbī*; mais les exemples de ce parfait sont trop rares et trop tardifs (Ennodius, Cassiodore) pour être probants. Si le rapprochement est exact, *nūbere mariō* voudrait proprement dire « prendre le voile à l'intention du mari », et l'acte du mariage aurait été désigné par la cérémonie la plus importante du rituel, celle de la prise du voile (*flammeum*) qui symbolisait la perte de la liberté pour l'épouse et la réclusion dans la demeure du mari. *Nūbō* serait ainsi à *nūbēs* comme *caedō* à *caedes*, etc.; cf. Benveniste, *Origines*, p. 157.

Le rapprochement souvent proposé avec v. russe *snubiti*, pol. *sznubić* « rechercher en mariage » fait difficulté parce que ce terme s'applique au prétendant, non à la femme. Limité à deux langues, le rapprochement, si séduisant qu'il soit, n'a du reste qu'une valeur limitée.

Si l'on écarte le rapprochement avec v. russe *snubiti*, il reste à considérer les rapprochements qui ont été proposés pour *nūbēs*; ceux-ci sont bornés à l'indo-iranien et à l'italo-celtique.

Sur *conūbium* et son groupe, v. l'article de J. Wackernagel, *Festschr. Kretschmer*, 289 sqq.

nucleus : v. *nux*.

nudiūs : usité seulement dans les groupes *nudiūs tertius, quartus, quintus*, etc.; cf. P. F. 173, 1, *nudiūs tertius compositum ex nunc et die tertio*. Composé de *nu* (cf. *nunc*) et du nominalif ancien *diūs*, qui, au sens de « jour », a été remplacé par *diēs*. *Nudiūs tertius* est une ancienne phrase nominale : « [C'est] maintenant le troisième jour », employée adverbialement, comme *nīmīrum*, etc.

Dérivé tardif : *nudiūs tertianus*, glōsē *τρηθημερινός*. Conservé dans quelques dialectes romans, dont les formes supposent un *ū* de la syllabe initiale : *nudiūs tertius*. M. L. 5987.

V. *num* et *diēs*.

nūdus, -a, -tum : nu, dénudé. Avec l'ablatif, « dénué de, dépouillé de ». Quelquefois aussi, comme gr. *γυμνός*,

et peut-être à son imitation, « légèrement vêtu »; cf. Vg., G. 1, 299, *nudus ara, sere nudus*. Sens dérivé : sans ornement, simple; *nūda ueritās*. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 5988.

Dérivés et composés : *nūdulus*, -a, -um (tardif); *nūditās*; *nūdō*, -ās, M. L. 5985; *nūdātō*; *dēnūdō* (depuis Enn. jusqu'à la Vulg., cf. ἀνοδυμνός); *enūdō* (rare, tardif); *nūdipēs* (= gr. γυμνόπους); *nūdipedālia* n. pl.; *renūdō* (époque impériale).

Tout se passe comme s'il y avait eu un adjectif radical, représenté par le dérivé thématique à vocalisme radical long v. sl. *naǰŭ*, lit. *nūgas* « nu », et par des dérivés pourvus de divers suffixes : *-no- dans skr. *nagnāh* et *-eno- dans v. isl. *nakinn*, *-e/oto- dans v. isl. *nōk-kuidr*, got. *naǰaps* et *-to- dans irl. *nocht*, gall. *noeth*, *-edo- dans lat. *nūdus* (pour la coexistence de *-to- et *-do-, cf. lit. *tvirtas* et v. sl. *ivrudŭ* « ferme »); forme à e radical dans hitt. *nekumanza* « nu », de *neg^uants. Il y a des formes aberrantes, comme av. *maynō* et gr. γυμνός (et λυμνός, Hés.), dont la théorie fait difficulté. L'arménien même, avec m- initial comme dans la forme avestique, a un autre mot : *merk*, qui se laisse concilier avec les précédents. V. Vendryes, Rev. celt., 49 (1932). p. 299.

nūgae (*nōgae*, *naugae*?), -ārum f. pl. : bagatelles, plaisanteries, sottises, riens; *nūgās agere* « plaisanter, perdre son temps ». Ancien mot de la langue parlée, populaire ou familier, dont la forme est mal fixée.

Dérivés : *nūgor*, -āris; *nūgator*, -trix, -tōrius; *nūgamenta* (Apul.); *nūgāx*; *nūgāciūs*; *nūgālis* (tardif), M. L. 5989; *nūgāliās* (Gloss.); *nūgō*, -ōnis (Apul.). Composés plautiniens : *nūgi-uendus*, -gerulus, -epiloquidēs (Per. 703); *nūgiparus* (Gloss.).

Dans quelques dialectes italiens se trouve un représentant d'un dérivé **nūgina*, **nogina*, cf. M. L. 5990, qui a le sens de « pépin de melon ou de citrouille ». Il est possible que ce soit là le sens ancien de **nūgae* et que le mot ait été pris dans le sens imagé, comme *naucis*, *naucum* (auquel il est joint par Ennius : *illuc nugator nūli, non nauci'st homo*), *hilum*, etc.

Pas d'étymologie.

nūllus, -a, -um adj. et pron. : nul, aucun. De *ne* + *ūllus*. Cf. *ūnus*. Se substitue, dès les plus anciens textes, à *nēmō* à certains cas et tend à l'éliminer dans la langue parlée. Le neutre *nūllum* au sens de « aucune chose » est rare; la forme qui le remplace est *nihil(um)*, *nīl*. S'emploie quelquefois en guise de négation renforcée. De même que *nūllus sum* veut dire « je ne suis plus rien du tout, je suis bien mort », *nūllus* peut se joindre comme une sorte d'apposition à un sujet exprimé ou non et au verbe de la phrase, e. g. Plt., As. 408, *Libanum in tostrinam ut iusseram venire, is nullus uenit* (= il n'est pas venu du tout); Cas. 795, *qui amat, tamen hercle, si essurit, nullum essurit* (= il n'a faim pour rien, il n'a pas faim du tout). Ancien, usuel. Panroman sauf en roumain, où est conservé *nēmō*. M. L. 5992. Une forme renforcée **ne ipse ūnus* est attestée par it. *nessuno*, v. fr. *nessun*, prov. *neisun*; cf. M. L. 5883.

Composés : *adnūllō*, -ās : dénominatif tardif, formé sur le modèle du gr. ἄνοδενός, fréquent surtout dans la langue de l'Église; *nūllātenus* « en aucune façon »

(tardif, d'après *quātenus*); *nūllibi* (id., glossé *obdūca*); *nūllificō*, -ās et ses dérivés (langue de l'Église); les glosses ont aussi *nūllātus* et *nūllidignus*.

num : alors, maintenant. Particule temporelle qui dans ce sens, n'existe plus que postposée à *etiam* ou renforcée de la particule -ce dans *nunc*, *nuncine*, *nuncinde* **num-ce-ne*, *nunciam* de **num-ce-iam*. *Num* est usité surtout dans les phrases interrogatives qui portent une réponse négative : *num quid uis?* proprement « maintenant (alors) désires-tu quelque chose? ». Peut être suivi de *nam* ou de *ne*, qui le renforcent, dans des interrogations qui marquent la surprise ou l'anxiété (*num nōn* se rencontre aussi dans *num non uis*, e. g. Plt. Au. 161) et surtout de *quid*, dans *numquid*, d'abord familier, qui, à l'époque impériale, dans la langue écrite et notamment dans la Vulgate, a remplacé le simple *num*; cf. J.-B. Hofmann, Lat. Umgangspr., p. 42; cf. gr. ἄντι. *Num* ayant développé ce sens interrogatif, le sens temporel a été réservé à *nunc*, qui a servi à marquer le temps présent, par opposition à *tum*, *tunc*. Le rapport entre *num* et *nunc* s'est à ce point effacé que Plaute peut écrire, Tru. 546, *nunc tu num effacē que uoluptas mea, | quo uccatus sum, ire ad cenam?* *Nunc*, étant donné son sens actuel, a pu, comme *vū* δέ, ramener d'une hypothèse invraisemblable à la réalité présente. On le trouve quelquefois, avec des temps du passé ou du futur, pour mettre la chose immédiatement sous les yeux.

nunciam : toujours trisyllabique, a le même sens que *nunc*, en insistant sur l'instantanéité du procès envisagé. Ancien, usuel et classique. Non roman.

Au sens de « maintenant », *num* et *nunc* sont évidemment apparentés à gr. *vū*, *vūv* et *vūv*, *vūv-ī*, got. *nū*, v. irl. *nū*, v. h. a. *nu* « maintenant », lit. *nū* et *nūnai*, v. sl. *nyně*, skr. *nū*, *nūnam* « maintenant », hitt. *nu* « donc, alors ». Le latin a *nū* dans *nū-dius*. V. aussi *nūper* (P). Cet adverbe indo-européen **nū*, tonique ou atone, avec nasale finale ou non, est sans doute apparenté au groupe de *nouus*.

On peut concevoir que l'emploi interrogatif de *num* soit dérivé du sens de « maintenant » (v. Hofmann, Lat. Umgangsprache, p. 41 sqq.). Mais on peut aussi penser à quelque particule apparentée au groupe de *ne*, *nem-pe*, *enim*, etc., et qui serait de la forme de *tum*, *cum*, etc. Alors *num* aurait deux origines.

numella, -ae f. (employé surtout au pluriel) : sorte d'entrave ou de carcan, destinée à immobiliser des hommes ou des animaux pendant un châtement ou une opération. Ancien (Plt.), rare et technique.

numellātus, -a, -um : *numella ligatus*, i. e. uinculo quo quadrupedes alligantur, CGL Plac. V 34, 2. Étymologie inconnue.

nūmen : v. *nūō*.

numerus, -ī m. : partie de l'ensemble classée à son rang, catégorie, compte et « nombre ». *Numerus* peut se dire de choses qui ne se comptent pas, comme de choses qui se comptent : *magnus numerus frumentī*, Cic., Verr. 2, 2, 72, 176, et *magnus piratarum numerus* id., ibid. 2, 5, 28. *Esse in numero* ne veut pas dire exactement « être au nombre de », mais « être dans la catégorie de »; cf. aussi *parentis numero alicui esse*,

Cic., Diu. in Caec. 19, 61 sqq., *numerum alqm obtinere* « occuper un certain rang », par opposition à *nūllō numero esse*; *numeris omnibus* « dans toutes les parties ». À l'époque impériale, *numeri* désigne les divisions d'une armée marquées par un numéro d'ordre, les « unités ». En outre, *numerus* a servi à rendre toutes les acceptations techniques du gr. ἀριθμός « nombre oratoire, mesure, rythme », « nombre grammatical », « la foule, le nombre » (par opposition à la qualité). Le pluriel *numeri* traduit ἀριθμοί « la science des nombres ». Ancien (Liv. Andr.), usuel, classique. Panroman, sauf espagnol et portugais (de même *numero*). M. L. 5994. Celtique : irl. (*nūmir*, britt. *nimer*, *nifer*).

L'ablatif *numero* s'emploie à l'époque archaïque avec le sens de « exactement, précisément, à point nommé, à temps »; et par suite « vite », et même « trop vite » par un développement de sens comparable à celui de *nimis* et de fr. *trop*. Cf. aussi le développement de sens de *mātrus*.

Dérivés et composés : *numerō*, -ās : compter, dénombrer, M. L. 5993; *numerātiō*, -tor, -bilis (Hor., Ov. = ἀριθμητός, comme *innumerābilis*, du reste plus fréquent et usité dans la prose classique = ἀναριθμητός); cf. aussi *innumerus* (= ἀναριθμῶς); *innumerālis* (Lucr.); *innumerābilitās* (Cic.), -biliter, tous mots savants; *numeralis*, terme de grammaire : -e *nōmen* (Prisc.); *numērārius* (tardif) : 1° calculateur; 2° -i uocati sunt qui publicum nummum aerariis inferunt, Isid., Or. 9, 4, 19; *numerius*, -a, -um (très rare et tardif); *numerōsus* : 1° conforme à la mesure, rythmique ou rythmé (sens classique); 2° abondant, nombreux (époque impériale); d'où *numerōsiter*, -tās et *innumerōsus* (rares et tardifs).

abnumerō (Nigid. ap. Gell. 15, 3, 4); *ad-* (classique et usuel), *con-* (rare, tardif), *dī-* (classique), *ē-* (classique) « uis praepositionis perfectiua saepius uiget » (Thes.), *per-* (classique, mais rare), *re-* (archaïque), *super-* (bas latin), *trāns-* (Rhet. ad Herenn.) *numerō*; *super-numerārius* : qui se trouve en surnombre (Vég.). Le nom propre *Numerius* remonte à *Numasios*, cf. prén. *Numasioi*, datif, CIL I² 3, osq. *Niumsieis*, et doit se rattacher au sabin *Numa*. Sans rapport avec *numerus*; v. W. Schulze, Lat. Eigenn., 164, 197.

On rapproche gr. *νέμω* « je distribue, je partage »; et, pour le traitement phonétique, on rappelle *umerus*. Le tout peut clair.

Numidae, -ārum m. pl. : -as *dicimus quos Graeci Nomadas, siue quod id genus hominum pecoribus negotiatur, siue quod herbas, ut pecora, aluntur*, P. F. 179, 5. Emprunt oral au grec; le nominatif *Numida* est tiré de l'accusatif Νομάδα.

nummus, -ī m. (gén. pl. *nummum* à côté de *nummōrum*) : monnaie, pièce de monnaie; spécialement n. (scil. *sēstertius*) « sesterce ». Ancien (Caton) et se retrouve en omb. *numer* « nummis » (qui, du reste, peut être un emprunt au latin). Non roman.

Dérivés et composés : *nummārius* : relatif à la monnaie, à l'argent; monnayable, c'est-à-dire « véral »; *nummātus* : bien fourni de monnaie; *nummulus* : menue monnaie, et « mauvaise herbe », sans doute le « rhanthea », Plin. 18, 259; *nummulārius* : changeur, et « vérificateur des monnaies » (époque impé-

riale); *nummulāriolus* (Sén., Apocol. 9, 4); *neganti*, *posci-nummii* (Apul.).

Trinummus, titre d'une comédie de Plaute; cf. Tri. 842. Pour les Latins, *nummus* est un mot emprunté au grec; cf. Varr., L. L. 5, 173 : *in argento nummi, id ab Sicilia*, et Festus : *nummus ex Graeco nominata existimant dictum*, F. 176, 35. Le grec de Sicile a bien une forme *voûmpos* qu'on lit dans Épicharme et Sophron; cf. Polux IX 79 sqq., qui l'attribue au dorien occidental et rapporte d'après Aristote qu'elle était en usage chez les Tarentins. Mais c'est *voûmpos* qui paraît emprunté au latin, comme, du reste, un certain nombre de mots « siciliens »; le doublet *voûos*, cf. Liddell-Scott, *Lexicon*, s. u., semble une hellénisation de la forme latine. *Nummus* peut provenir de *voûmpos* « légal » (scil. *sēstertius* avec syncope de *i* et passage de *o* à *u* devant la labiale, comme *numerus*, *umerus*; pour le sens, cf. *voûmpos*). Les noms des monnaies sont souvent empruntés et sans origine claire; cf. *as*, *libra*, *mina*, *dracuma*.

numquam : v. *unquam*.

nunc : v. *num*.

nunciam : v. *num*.

nuncupō, -ās, -āui, -ātum, -āre : proprement « prendre le nom »; « prononcer le nom », puis « désigner par son nom, invoquer, proclamer », etc. Terme appartenant à la langue du droit et du rituel, considéré comme archaïque par Cic., De Or. 3, 153. *Nuncupata pecunia est, ut ait Cincius in lib. II de officio iurisconsulti, nominata, certa, nominibus propriis pronuntiata* (Lex XII Tab. 6, 1) : « cum nexum faciet mancipiumque, uti lingua nuncupassit, ita ius esto », i. e. uti nominarit, locutusue erit, ita ius esto. *Vota nuncupata dicuntur, quae consules, praetores, cum in prouinciam proficiscuntur, faciunt : ea in tabulas praesentibus multis referuntur. At Santra, lib. II de uerborum antiquitate, satis multis nuncupata conligit non directo nominata significare, sed promissa, et quasi testificata, circumscripta, recepta, quod etiam in uotis nuncupandis esse conuenientius, Fest. 176, 3. Le mot est généralement pris dans son sens technique; ce n'est qu'en poésie (Pac. 239, R³, cf. Varr., L. L. 6, 60) ou dans la prose impériale qu'il a été usité, avec ses dérivés, dans le sens de *appellare*.*

Dérivés et composés (époque impériale) : *nuncupātiō*, -tor, -itiuus, -tim; *nuncupāmentum*; *connuncupō*. Dénominaif de **nōmi-ceps*, comme *aucupor* de *auceps*. Pour le traitement de *ō*, cf. le traitement de *ē* dans *sinciput*. Pour la forme du premier terme de composé, cf. gr. ἀλφο-φόμπος et l'ancien thème en -αλφα; lat. *opi-fex* et *opus*, *homicida* et *homō*, etc.

nūndinae : v. *nouem*.

nūntius (forme ancienne *nountios*, d'après Mar. Victor., GLK VI 12, 18; on trouve aussi *nontia* CIL I² 586, cf. *noundinum* et *nondinum*; quant au *nouentium* que Buecheler substitue au *moentium* du manuscrit dans le *Carmen Cn. Marci uatis*, cité par Festus 162, 6 : *quamuis moentium duonum negumate*, il n'a que la valeur d'une conjecture) : mot qui sert à la fois d'adjectif, *nūntius*, -a, -um « annonciateur », et de substantif : *nūntius*, -ī m. « messager » et « message », *nuntius et res ipsa et persona dicitur*, P. F. 179, 1; *nūntia* f. « messa-

gère »; *nūntium* n. « message », d'après Servius, Ae. 11, 896, *nūntius est qui nūntiat, nūntium quod nūntiatur*; cf. Varr., L. L. 6, 86, *ubi... de caelo nūntium erit*. L'emploi comme adjectif est le plus rare; du reste, dans les cas où le mot est en apposition, la valeur précise en est souvent indiscernable.

Terme de la langue religieuse et officielle, et spécialement de la langue augurale: *nūntia auis, nūntia fibra*; *nūntiātō* est opposé à *speciō*, Cic., Phil. 2, 32, 81, *non nūntiationem solum habemus, consules etiam speculationem*, et Fest. 444, 16. Cf. encore *Mercurius, nūntius Iouis*. Dans la langue du droit public, le *nūntius* est celui qui est chargé de faire connaître une décision de caractère public ou une proclamation elle-même; cf. Cic., Fam. 12, 24, 2, *quos senatus ad denūntiandum bellum miserat, nisi legatorum nūntio paruisset*; dans le droit civil, *nūntius* désigne spécialement la « lettre de divorce »: *nūntium uzōrī (re)mittere*. Ce sens technique se retrouve dans les composés *denūntiō, obrūntiō, renūntiō*. Ancien, usuel et classique. Formes romanes en partie de caractère savant. M. L. 5997.

Dérivés et composés: *nūntiō, -ās* (en *notiō*, cf. *notiata* cité plus haut); *nūntiātō* (terme religieux et juridique): annonce des auspices, déclaration au fisc; *nūntiātor, -trix* (langue ecclésiastique et Dig.); *adnūntiō* (époque impériale): annoncer. Très fréquent dans la langue ecclésiastique pour *praenūntiō*; de là *adnūntiātor, -tiō*, traduisant ἀγγέλλω et ses composés; *denūntiō* (langue du droit et du rituel): déclarer solennellement, faire connaître par message (*d. bellum*); présager; citer en témoignage. Dans la langue commune: annoncer, déclarer (d'après *declāmō, declārō*); *denūntiātō* = *dēlatiō*, Suét., Aug. 66; *denūntiātor* « policier » (époque impériale); *enūntiō*: faire connaître au dehors, dénoncer. Dans la langue de la grammaire et de la rhétorique, « exprimer, énoncer »; *enūntiātus* = ἀποφαντικός, ἀπαγγελτικός; *inēnūntiābilis* (Cens.); *internūntiō* (T.-L.); *internūntius*: interprète, intermédiaire; *obnūntiō*: *are proprie dicuntur augures qui aliquid mali ominis saeuimque uiderint*, Don., Ter. Ad. 547; « apporter une mauvaise nouvelle » et « s'opposer à »; *praenūntiō*: prédire; *praenūntius*; *prōnūntiō*: annoncer publiquement, d'où à haute voix, rendre une sentence, se prononcer; déclarer; prononcer (terme de logique); *renūntiō* (= ἀπαγγέλλω): 1° annoncer en réponse; proclamer le résultat d'une élection, et *renūntius, -tiātor, -tiō*; 2° (avec *re-* dans le sens de « rejeter, refuser »): annoncer le retrait de, révoquer, reprendre, et « renoncer à », d'où, dans la langue de l'Église, *abrenūntiō, -tiātō* (cf. *abrelictus*, Tert.).

On ne peut préciser le rapport avec *nous* autrement que par des hypothèses incertaines. Skr. *nāvate* « il mugit, crie, chante des louanges » (rac. *nū*), lett. *nauju* « crier, miauler », v. irl. *nūall* sont lo'n pour le sens.

**nuō, -is, -ere*: faire un signe de tête. Le verbe simple ne semble pas attesté en dehors des gloses *nuo, veōo*, CGL II 375, 65, *nuī, promisi, nutum dedi*, IV 369, 30. Il a peut-être disparu par suite de son homonymie avec un verbe **nuere* (également disparu) supposé par *nūtrix*. Mais il a laissé de nombreux dérivés et composés: *nūtus, -ūs* m. (classique): 1° signe de tête, et spé-

cialement signe de tête comme manifestation d'un ordre ou d'une volonté, *nūtus arbitriumque*; 2° extension; inclinaison, attraction des corps.

nūmen, -inis n.: terme religieux, *quasi nūsus dei dictum ab nutu, (quod cuius nutu) omnia sunt, eius imperium maximum esse uideatur*, Varr., L. L. 7, 85. Spécialement « puissance divine », d'où le sens concret de « divinité » que le mot prend à l'époque impériale. De là *numentar* (uel *numentum*) *locus in quo numen conseruabatur pagani dicebant*, CGL V 227, 10 *abnuō* (*abnuō* dans Ennius d'après *prohibeo*) = ἀνορεύω « refuser d'un signe de tête, faire signe que non », opposé à *annuō, ἀνανεύω*; cf. Nigidius ap. Gell. 10, 4, 4. A perdu rapidement son sens concret pour devenir un synonyme de *negāre, abnegāre*. Fréquent dans la litote *nōn abnuō*.

adnuō: accorder par un signe de tête; *innuō*: faire un signe de tête à; intimer, signifier; *renuō* (et, tardif, *renuō*, d'après *an-, in-nuō*): rejeter la tête en arrière en signe de refus; *renūtus, -ūs* (Plin. le J.). Fréquentatif: *nūō, -ās*: 1° faire des signes de tête, signifier par signes (déjà dans Plt.); 2° chanceler, branler (sens physique et moral). De là: *nūā-men, -tiō, -bilis, -bundus*; *ab-, ad-, re-nūō*.

Aucune forme n'est représentée dans les langues romanes.

Cf. gr. νεῶ « je fais un signe de tête » et skr. *nauti, nāvate* « il bouge, il se tourne ». L'abstrait νεῶμα est formé comme lat. *nūmen*.

nūper adv.: récemment, nouvellement. Ancien, usuel, classique. Non roman. Généralement expliqué comme issu de **nouo-par-os* « nouvellement acquis », cf. l'emploi adjectif dans Plt., Capt. 718, *recens captum hominem, nuperum, nouicium*, mais semble plutôt formé de **nū* (cf. *nunc*, etc., gr. νῦν) et de *-per*, comme *semper* et l'adjectif plautinien peut être analogique de *pauper*. Le superlatif *nūperrimē* (Cic., Rhét. ad Her.) indique que les Latins croyaient à la première étymologie (*nūperrimē* comme *pauperrimus*); de *nūperrima* a été tiré à basse époque *nūperrimus* (Cod. Theod.).

nurus, -ūs f.: bru, belle-fille. Adaptation latine d'un mot indo-européen. Doublet populaire: *nura* (et *norus, nora*). *Nurus* n'est pas représenté dans les langues romanes, dont les formes remontent à *nūra, nōrus* et surtout *nōra*; cf. M. L. 6000. Panroman; désuet en français.

Dérivés et composés: *nuricula*; *prōnurus*: *nepotis uxor*.

Le nom indo-européen de la « bru » était **snusō-*, qui est conservé dans gr. *νύος* et arm. *nu* (gén. *nuoy*); à ce thème en *-o-* désignant une femme a été substitué un thème en *-ā-* dans des langues où le féminin en *-o-* n'a pas subsisté: skr. *snuṣā*, v. h. a. *snur* et v. angl. *snoru*, alb. *nuse*. Le latin *nurus* a subi l'influence de *socrus*; le latin populaire a *nora* (où u devant r non suivi de u a passé à o; cf. *fore*).]

nuscitiō, -ōnis f.; *nuscitiōsus, -a, -um*: *nuscitiosum Aetius Philologus ait appellari solitum qui propter oculorum uitium parum uideret. At Opillus Aurelius nuscitiones esse caecitudines nocturnas. Aelius Stilo, qui plus uideret uesperī quam meridiē, nec cognosceret nisi quod*

ad oculos admouisset, F. 176, 15. Les gloses ont aussi *nusciosus*: qui plus uespere uidet. V. *luscus*.

nūtrīō, -is, -ni, -itum, -ire (et *nūtrior*, Catal. 3, 4; cf. *nūtrior* dans Vg., G. 2, 425): nourrir de son lait, nourrir. *Nūtrīō* peut être une forme ancienne bâtie sur un nom **nūtri-*, avec suffixe sans gutturale. Toutefois, *nūtrīō* semble moins anciennement attesté que *nūtricō*; premier exemple, semble-t-il, dans Catulle, 61, 25. Inconnu de Cicéron, qui emploie *nūtrīcor* et surtout *alō*, connu de Cicéron, qui emploie *nūtrimentum*; cf. Or. 13, 42. Il est bien qu'il connaisse *nūtrimentum*; cf. Or. 13, 42. Il est possible que *nūtrīō* ait été préféré par les poètes dactyliques à *nūtricō*, dont l'i est attesté dans Plaute, Mer. 509. L'emploi de *nūtrīō* est surtout répandu dans la langue impériale. Panroman. M. L. 6006.

Dérivés: *nūtrībilis* (Cael. Aur.) et *innūtrībilis*; *innūtrītus*, M. L. 4447 a; *nūtrīmen* (poétique, rare; a été conservé dans certains dialectes romans avec le sens de « veau de lait », « jeune bétail », etc. M. L. 6005, ce qui semble attester l'emploi de ce substantif en *-men* dans la langue rustique; cf. *laetāmen*, etc.); *nūtrimentum, -mentalis* (bas latin); *nūtrītor* (non attesté avant Stace), *-tōrius* (bas latin); **nūtrītiō* « nourriture », M. L. 6007; *nūtrītus, -ūs*; *nūtrītiuus* (tardif); *nūtrītūra* (Cassiod.), M. L. 6007 a; *nūtrificō* (Gl.).

Composés: *ad-* (Plin.), *-ē* (époque impériale) « ui prae-
pos. plane euania » (Thes.); influence de *educō*?), *in-*
(id.), *re-* (Paul. Nol.) *nūtrīre*.

nūtrīcō, -ās (et *nūtrīcor, -āris*): nourrir (de son lait), et simplement « nourrir ». Verbe attesté surtout à l'époque républicaine, et du reste assez rare; le verbe qui correspond ordinairement à *nūtrix*, c'est *alō; -is*, et le nourrisson se dit *alumnus*. *Nūtrīcōre* est conservé surtout dans les dialectes italiens; cf. M. L. 6002.

Dérivés: *nūtrīcātus, -ūs* m.; *nūtrīcitiō*, tous deux archaïques ou repris par les archaïsants; *nūtrīcātōrius*. Cf. encore M. L. 6003, **nūtrīcārius*.

Nūtrīcō avec son i ne peut être un dérivé de *nūtrix, -icis*. C'est sans doute une formation populaire qui est à *nūtrīō* comme *fodiō* à *fodiō*, etc.

nūtrīx (*noutrix* sur une vieille inscription de Nemi, CIL I² 45; scandé avec première syllabe longue chez les poètes dactyliques; mais les formes romanes remontent à *nūtrix*, etc.; v. M. L. s. u.), *-icis* f.: nourrice (sens propre et figuré). Ancien, usuel. S'emploie quelquefois, dans Plaute, joint à un substantif masculin, e. g. Cu. 358, *inuoco alman meam nutricem Herculem*; cf. Tri. 510, où *nūtrix* se rapporte à un champ, *ager*. Le sens de « mamelle », dans Catulle, 64, 18, rappelle le gr. *τῆθος* en face de *τῆθη*. M. L. 6008.

Dérivés et composés: *nūtrīcula* diminutif de *nutricis*;

nūtrīcius: nourricier; subst. *nūtrīcius* « père nourricier, tuteur »; *nūtrīcia* « nourrice » (bas latin), M. L. 6003 a; *nūtrīcium* « soins nourriciers », conservé dans quelques dialectes romans, M. L. 6004; *nūtrīciō* (Inscr. tardive) « père nourricier », différent de **nūtrītiō*, de sens abstrait, cité plus haut.

La chronologie des faits latins montre que *nūtrix* ne

saurait être issu par haplogogie de **nūtrītrix*, féminin de *nūtrītor*. Ce dernier, de beaucoup postérieur à *nūtrix*, est formé sur *nūtrīō* et ne peut avoir pris naissance qu'à partir du jour où du sens de « allaiter », qui est primitif, le verbe était passé à celui plus général de « nourrir ». *Nūtrix* est formé directement sur une racine **sneu/snū-* « allaiter », avec le même suffixe qu'on a dans *genetrīx, meretrīx, obstetrīx*. La rencontre de **nuō* « j'allaite » (de la racine **sneu-*) et de **nuō* « je fais un signe de tête » a eu pour conséquence la disparition de l'un et l'autre verbes.

La racine doit être celle de skr. *snauti* « il sort goutte à goutte », qui se dit en particulier du lait de la mère. Le grec a avec degré o: νόα; πηγῆ. Λάκωνες; avec degré zéro: ἐννοθεν ἐξέχορον (Hes.), qui a chance d'être aussi une forme dorienne.

nūx, nūcis f.: noix; et généralement tout fruit à amande. Souvent accompagné d'une épithète n. *abel-lāna (auel-), gallica, graeca, grandis, minor, pinea*, d'où CGL Plac. V 35, 1, *nucispineum est quod rustici nucis-pineum dicunt*. Cf. encore *nux amāra* « amande amère », *castanea nucēs* « châtaignes ». Le pluriel *nucēs* désigne le « noyer »; cf. Plin. 16, 97, *inter primas germinant ulmus, salix, nucēs*. Ancien, usuel. M. L. 6009.

Dérivés et composés: *nuculeus, nucleus* m., diminutif, cf. *acus/aculeus; equus/eculeus*, etc.: amande de la noix, Plt., Cu. 55, *qui e nuce nuculeum esse uolt, frangit nucem*; et « amande » de toute espèce de fruit, « noyau », M. L. 5983; *nucleō; nucleātus; nucleolus* (tardifs); *enucleō* « enlever le noyau », employé au sens moral comme synonyme de *enōdāre, extricāre* (classique, Cic.); *enucleātus*: pur, dépouillé de tout accessoire ou de toute souillure; *enucleāta, -trum* « essentiel d'une chose » (Vég.); *enucleātē* (cf. Non. 60, 3); *innucleātus; nucula, nucella*, M. L. 5984 et 5979; *nucētum* « plant de noyers », M. L. 5981; *nucāmentum* (usité au pluriel par Plin.) : fruits ou fleurs en forme de noix; *nuceus; nucinus*: de noix; *nucālis*: en forme de noix (Cael. Aur.); cf. M. L. 5977, B. W. *noyau*, et 5976, **nūcāliare* « dénoyer ».

Composés en *nuci-*: *nucifrangibulum* (Plt.); *nuciprūnum* (Plin.); *nucifolia* (Gloss.), calque de καρπόφυλλον, etc.; v. André, *Lex.*, s. u.

Cf. aussi M. L. 5978, **nūcārius, -a* (germanique: m. b. all. *noker*); 5982, *nucicula*, qui ne semblent pas attestés dans les textes, mais figurent dans les gloses, Thes. Gloss. emend. s. u.; Isid., Or. 17, 7, 23, a *nucicla*; 5980, *nucoola* « noisette ».

Cf. irl. *enū* « noix » et les formes galloises correspondantes. Tandis que le latin, ou **kn-* initial s'est réduit à *n-*, a un élargissement *-k-*, le germanique a un élargissement **-d-*: v. isl. *hnoi*, etc.; v. Vendryes, MSL 21, 41. Le mot n'apparaît pas hors des parlers occidentaux.

nyma: nom d'une plante indéterminée (Plin. 27, 106). Cf. peut-être gr. *νύμα* « piqûre »?

nympha, -ae f.: nymphe. Emprunt savant ancien au gr. *νύμφη*, poétique. Formations hybrides tardives: *nymphālis, nymphigena*. V. *lympa*.